

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

21<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 1054 — 23 Juin 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



BUCHAREST. — Arrivée du Czar et de la Famille impériale au palais du prince Charles.

(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : La Guerre : En Europe; — en Asie; — Le Czar en Roumanie; — L'artillerie russe; — Le prince et la princesse Charles de Roumanie; — Canotage; — Inauguration de la statue de Léopold Ier, à Mons. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Béatrix (nouvelle), par Charles Joliet. — Salon de 1877, par Olivier Merson. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Arrivée du czar et de la famille impériale au palais du prince Charles. — Réception de l'empereur Alexandre à Ploësti. — Le prince Charles de Roumanie. — La princesse Elisabeth. — Le Czar se rendant au quartier impérial, à Ploësti. — Le canotage à Joinville-le-Pont. — Le Czar conduisant le défilé de sa garde d'honneur. — L'artillerie russe : Campement de la batterie du régiment de Chersonèse, à Baniasa. — Inauguration, à Mons, de la statue de Léopold Ier. — Les lieutenants Dubasoff et Scherakoff. — Échecs et Rébus.

## COURRIER DE PARIS

JE vous avouerai que je me trouve dans un assez grand embarras.

Une abonnée qui daigne m'honorer de quelque confiance, à ce qu'il paraît, m'écrit une lettre de laquelle je détache le passage suivant : « Paris est devenu odieux. Ne le serait-il pas d'ailleurs, qu'il est convenu de par la mode qu'on ne peut plus l'habiter en cette saison. *Partir pour les eaux* est le verbe conjugué avec passion. Mais à quelles eaux se vouer ? »

« Je ne suis pas assez malade pour que mon médecin ait à intervenir dans l'affaire, et c'est simplement comme touriste de fantaisie que je vais me mettre en route. Je vous en prie, donnez-moi un conseil. Je le suivrai aveuglément... »

Eh bien ! non, madame, ce conseil, j'ai le regret de vous le refuser. Ce conseil, je ne pourrais vous le donner que si vous aviez daigné joindre à votre lettre votre biographie complète, votre portrait, votre acte de naissance et une étude approfondie de votre caractère.

Oui, vraiment, il me faudrait tout cela pour pouvoir répondre en connaissance de cause à votre question ; car choisir une résidence de plaisir, soit aux bords de mer, soit dans les villes thermales, est la plus délicate de toutes les opérations.

Pour vous en convaincre, madame, faites une épreuve. Interrogez autour de vous, ou plutôt recueillez vos souvenirs.

Prenez une localité quelconque et demandez consécutivement à plusieurs personnes ce qu'elles en pensent. Autant de cloches, autant de sons.

— Vichy, vous dit l'un, c'est le paradis terrestre. Tous les soirs dans les hôtels sauterie ou concert. Pêche fructueuse dans l'Allier, excursion dans les environs : l'Ardoisière, les Malevaux, Bourbon-Busset. Au Casino, bals, théâtre, une salle charmante. Des salons de jeu pour les amants de la dame de pique. Bref, tout ce qui peut contribuer à charmer l'existence en la variant.

— Vichy ! vous dira un autre, l'hôpital de l'ennui ! Des rues hêtes qui rappellent les Batignolles. Une promenade pelée. Une rivière toujours à sec, et où l'on a envie de faire sécher son linge. Partout des valétudinaires dont le visage jaunâtre vous donne le spleen au bout de vingt-quatre heures. Les environs ! Il faut faire des lieues en plein soleil pour aller trouver quelque chose d'un peu pittoresque. Vos sauterie dans les hôtels, c'est le ridicule marié à l'odieux. Le beau plaisir de remorquer des mams de quarante-cinq printemps qui roulent des yeux malgré leur cent trente kilos, ou des filles de quinquaiers maigres comme un carême, gauches comme la gaucherie... C'est comme votre salle de théâtre ! un étouffoir ! J'ai failli m'y trouver mal au bout de dix minutes... Quant au jeu, comme je n'ai de goût pour être ni dupe ni complice, pas si

bête que de m'aventurer à toucher les cartes dans une ville d'eaux.

Parlez-vous d'une plage célèbre ? Mêmes contradictions. Celui-ci vous jurera que Dieppe est une ville enchantée ; celui-là, que c'est le plus exécrable des séjours.

S'agit-il d'une plage ignorée ?

— Arromanches ! vous dira la première personne consultée, une merveille ! parlez-moi de cela, voilà la vraie nature, sans maquillage, sans pose, des chaumières pour de bon, d'où l'on sort en sabots.

— Arromanches ! exclamera la seconde personne, l'ignoble trou ; on n'y peut ni boire, ni manger, ni penser, car c'est à peine si un journal y arrive tous les huit jours. Faire une saison là, c'est de l'inhumation anticipée.

Ainsi, de quelque endroit que vous parliez, la même cacophonie se produira, les mêmes dissentiments s'accroîtront.

Et vous voudriez, madame, qu'après cela je vous donnasse une consultation. Vous voyez bien que c'est impossible.

L'impression que nous ressentons dans tout voyage dépend de mille causes diverses et accidentelles ; de notre état de santé, de notre humeur, de nos goûts, des compagnons ou des compagnes qui voyagent avec nous.

Cela est si vrai que quand vous retournez dans un lieu déjà visité, vous êtes tout surpris souvent, à un an de distance, d'avoir envie de brûler ce que vous aviez adoré, de bâiller là où vous vous pâmez, de vous morfondre au lieu de vous enthousiasmer.

Il en est des villes d'eaux et de la villégiature comme de ces pique-nique où chacun apporte son plat. La ville n'est rien ; elle est faite de ce que chacun y apporte.

Voilà pourquoi, madame, vous voudrez bien me dispenser de répondre à votre question. Interrogez-vous vous-même. Si vous aimez le bruit, allez au bruit. Si vous aimez la méditation, allez au calme. Mais ayez soin d'emporter toujours de nombreuses toilettes, parce que, même dans les *trous*, en pleine nature, il est de rigueur qu'on change de costume au moins trois fois par jour.

On a écrit des volumes de commentaires sur l'ouverture du Salon.

On a absolument négligé d'en étudier la clôture. C'est un tort. Il y a là matière à observation.

Par exemple, aucune analogie entre le commencement et la fin.

Le public du dernier jour peut se décomposer ainsi :

Les artistes restés à Paris, qui viennent pour savourer une dernière satisfaction ou exhaler une dernière plainte, suivant qu'ils ont ou n'ont pas été placés sur la cimaise.

Les bourgeois portraiturés qui veulent jouir encore une fois de l'effet que produit leur image publiquement exposée.

Les étrangers de passage qui vont là comme ils vont au Jardin des Plantes ou aux tours Notre-Dame.

Les critiques désireux de promener *in eadem* leur sacerdoce avec une gravité pleine de menace qui semble dire : Malheur pour l'an prochain à ceux qui auraient l'air de me méconnaître aujourd'hui.

Les acquéreurs de tableaux curieux de contempler leur emplette et se murmurant tout bas : « J'ai bien peur d'avoir été mis dedans. Si j'avais attendu jusqu'à la fermeture, j'aurais eu mon paysage à moitié prix. »

Les découvreurs et les petites dames pour qui une dernière est une première au rebours.

Puis un certain nombre de portiers à qui leurs locataires ont repassé des cartes d'entrée.

Qu'importe qu'elles soient saisies ce jour-là pour prêt illégal, on n'en a plus besoin.

Olla podrida bizarre ! Baroque assemblage !

Rien n'a été changé cette année dans la formule de cette solennité défraîchie où se font tant de *mea culpa*.

Celui du client pensant :

— Ai-je été assez bête de me faire peindre par cet Y...

Celui de l'artiste pensant :

— Décidément, mon exposition a été ratée. Je

prendrai ma revanche l'année prochaine avec quelque coup de pistolet. Il faut cela aujourd'hui.

Celui du marchand de livrets pensant :

— On en a tiré cinq mille de trop. Il faudra tâcher d'éviter ce bouillon-là.

Celui de l'amateur pensant :

— Une autre fois, je marchanderai davantage.

Celui du gardien pensant :

— Il y a quinze jours que j'aurais dû ôter mon gilet de flanelle avec des chaleurs pareilles. Je n'y ai pensé que ce matin, il était bien temps... Mais l'un prochain...

*E finita la comedia !* On ferme, messieurs !

Pendant que nous sommes aux Champs-Élysées, signalons les agitations insolites qui ont troublé les soirées ordinairement si pacifiques des cafés chantants.

Est-ce que par hasard le public s'apercevrait que les plaisirs qu'on lui sert, que les spectacles dont on le régale ne sont pas faits, pour suffire à contenter le goût ?

Non. Le public se délecte plus que jamais quand on lui crie *Popaul ou la Canne à Canada*, quand la dame colosse du lieu braille à tue-tête :

Et pendant ce temps-là,  
Je tournais la manivelle !

Malheureusement, le dégoût n'est pas venu encore, et les petites émeutes que nous constatons tenaient à des causes tout autres. Inutile donc de s'en soucier autrement.

Plus loin, au Cirque, une triomphatrice, une M<sup>me</sup> Léotard.

Vous vous rappelez Léotard, le casse-cours, Léotard, la coqueluche des dames de Saint-Trapèze !

J'avoue que je comprends mieux l'attraction qu'exerce M<sup>me</sup> Océana. C'est le nom de l'acrobate en vogue, pour laquelle la haute et basse gomme est en émoi.

Celle-ci, du moins, ne nous donne pas le spectacle hideux de ces tours de force qui avilissent et déforment la femme. Elle ne fait monter personne sur ses épaules. Elle n'enlève aucun monsieur en maillet à mâchoire tendue.

Elle se contente d'être gracieuse et de se bercer nonchalamment comme Sarah, *belle d'indolence*. Elle remplace seulement le hamac par un fil de fer.

Ah ! quel service le succès de la *belle Océana* (comme disent ses admirateurs) nous aura rendu, s'il peut dégoûter les femmes fortes de leurs hideux déploiements de muscles !

Bien douloureuse est la nouvelle qui a couru le monde des arts.

Vieuxtemps, l'illustre violon, a été frappé d'une seconde attaque de paralysie.

Déjà la première l'avait mis dans l'impossibilité de se servir de son archet magique. Mais il pouvait encore composer, donner des leçons, tenir sa place magistrale au Conservatoire de Bruxelles.

Plus rien aujourd'hui !

Ce fut une splendide carrière que celle de Vieuxtemps. Partout fêté, acclamé, recherché, il n'avait que l'embarras du choix entre les offres opulentes qui lui étaient faites de toute part.

Arrivant après la vogue foudroyante de Paganini, il avait compris qu'il fallait trouver autre chose, marcher dans une voie différente. Paganini avait dit le dernier mot de la *difficulté*. Il résolut d'étonner par la simplicité et la pureté du style.

Il y réussit merveilleusement.

Calme et froid en apparence, Vieuxtemps eut toujours, au contraire, un tempérament dont l'ardeur se révoltait au moindre accroec fait à sa dignité d'artiste.

Une anecdote entre dix.

C'était en Angleterre.

Vieuxtemps avait été engagé à jouer chez un très-riche banquier. Le prix fixé était trois mille francs pour trois morceaux.

Simple affaire de pose, d'ailleurs, ledit banquier se souciait autant de la musique qu'un poisson d'une pomme.

On le vit bien à la façon dont les choses se comportèrent quand Vieuxtemps commença à jouer. L'amphitryon continua à causer tout haut avec ses

invités du cours de la Bourse et autres sujets de même espèce.

Vieux temps ne dit rien ; mais quand on le chercha pour le second morceau, il avait disparu.

Une heure après, le banquier recevait, avec ses trois mille francs, qui avaient été payés d'avance, ce petit billet :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous renvoyer la somme sur laquelle nous étions tombés d'accord. Il ne me reste qu'à regretter d'avoir un moment gêné votre intéressante conversation. »

Vous pensez si l'autre fut penaud.

Un autre artiste nous a quittés.

Olivier Métra est à Madrid, où il fait fureur avec ses compositions si populaires ici. C'est l'heure des excursions artistiques.

Quand il s'agit pour une personnalité de se rendre seule en un pays déterminé, afin de s'y faire entendre, cela va tout seul.

Mais ce que nous ne soupçonnons peut-être pas, ce sont les tribulations de tout genre auxquelles sont soumises les troupes nomades d'acteurs qui, de par la mode nouvelle, s'en vont colporter présentement dans les départements certaines pièces en vogue.

Quel chapitre piquant à ajouter au *Roman comique* ! Songez donc ! La moindre indisposition faisant manquer toute la série des représentations ! Chacun obligé par conséquent de veiller sur la santé de tous, et tous sur la santé de chacun.

Ici le comique disant à la jeune première :

— Voyons ! ne mangez pas de crudités... cela risquerait de nous faire perdre deux mille francs.

La jeune première disant au comique :

— Avec votre absinthe, vous manquez toujours de mémoire et vous me coupez mes effets. J'ai défendu dans l'hôtel qu'on vous en donne.

Et la difficulté de mettre tout le monde sur pied à heure fixe pour ne pas manquer le train ! Car on est affiché pour le soir même à vingt lieues de là.

Et le trimballement perpétuel des accessoires !

Dans l'*Ami Fritz*, par exemple, la troupe est obligée d'emporter partout avec elle la fontaine du second acte et le cerisier de Suzel.

Satané cerisier ! On l'avait égaré un jour.

— Où est le cerisier ?

— Il a été oublié aux bagages.

— Moi ! je ne l'ai pas vu.

— Alors il faut télégraphier.

Vous jugez de l'ébahissement du télégraphiste chargé de transmettre une dépêche ainsi conçue :

« Envoyez cerisier par prochain convoi. »

Et comme on ne retrouvait pas l'arbre fugitif, on allait finir par commander des affiches ainsi conçues :

CERISIER PERDU

Franchement repeint et bon comme neuf.

Par bonheur, on remit la main dessus à temps.

Les journaux ont reproduit avec unanimité cette semaine une fable d'un fabuliste russe.

Le Danemark, lui aussi, possède un La Fontaine, dont la réputation ne fait que naître, mais qui, s'il continue, ne deviendra pas moins célèbre que son compatriote Andersen.

Voulez-vous que je vous traduise une de ses dernières fables, parue dans un recueil de là-bas ?

Elle est charmante d'originalité.

Titre : *Le Bouf et l'Oiseau*.

La voici :

La rivière était légèrement gelée,

Sur la mince couche de glace

Un oiseau alerte trotte en sautillant.

Du bord, un bouf qui cheminait aperçut l'oiseau.

— Parbleu ! pour éviter un détour inutile,

Je puis bien, pensa-t-il, faire comme cet oiseau

Et passer sur la glace.

Il l'essaya comme il l'avait dit.

Mais au premier pas la glace craqua et il disparut englouti.

MORALE.

Bœufs pesants, n'imitiez pas les oiseaux !  
Désgracieux, ne parodiez pas la grâce ;  
Lourdauds, ne parodiez pas l'esprit !

N'est-ce pas que c'est pittoresquement ingénieux ?

Est-ce que la mode du suicide voudrait s'acclimater parmi nos demi-mondaines ?

En voilà bien une dizaine qui, depuis quelque temps, cherchent à interrompre violemment leurs plaisirs. Cette semaine encore, au bois de Boulogne, une tentative de suicide a été perpétrée par une actrice.

Jadis c'était chez les poètes que le suicide était bien porté. Cela faisait en quelque sorte partie de la profession. Le réchaud de charbon était un accessoire aussi indispensable aux néophytes de l'alexandrin que le *Dictionnaire des rimes*.

Aujourd'hui, c'est le tour des désespérées féminines.

Tantôt on avale une infusion d'allumettes, tantôt on se tire un coup de revolver ; ne raillez pas. C'est un indice, en somme, qui atteste que les mœurs et coutumes se modifient dans un certain monde où naguère encore on se contentait de faire tuer les autres.

Serait-ce ce retour en arrière vers l'époque où les Musette et les Mimi Pinson payaient au besoin de leur vraie douleur leurs fantaisies galantes ? Serait-ce ce retour en arrière qui a donné l'idée à un entrepreneur entreprenant de ressusciter l'ancienne Chaumière, vous savez, celle qui fut chantée par le refrain connu :

Messieurs les étudiants, montez à la Chaumière...

La Chaumière nouvelle serait réorganisée sur le type exact de celle qui a fermé ses portes il y a une vingtaine d'années. Ce qui pourrait bien assurer son succès, c'est une clause du règlement décidant que les dames ne seront reçues qu'en costume de grisettes.

Autrefois, aux fêtes du 15 août, cette réminiscence faisait déjà la vogue du bal Morel, et les célébrités du demi-monde affluaient sous le bonnet et le tablier.

La Chaumière (seconde édition) doit ouvrir ses portes au 15 juillet dans un local voisin du Luxembourg.

O Bullier, prenez garde à vous !

Comme le sort a parfois de cruelles ironies ! Vous vous rappelez la Granzow, cette danseuse russe qui eut son quart d'heure de réputation à Paris. C'est une amputation de la jambe qui l'a emportée.

Ce qui avait fait sa renommée a fait sa mort. Il paraît que la pauvre fille a eu une affreuse agonie durant laquelle le délire la poussait sans cesse à se jeter hors de son lit en s'écriant :

— Je veux danser !... Le public m'attend !

Ce *je veux danser* dit par la pauvre mutilée n'est-il pas horrible ?

De même la triste Emma Livry, au milieu de ses atroces souffrances, murmurait :

— Au théâtre ! au théâtre !...

Il semblerait que la lueur de la rampe attire encore ces papillons meurtris.

Nous en sommes aux choses peu gaies. C'est le moment de parler de Méry-sur-Oise.

L'envahissement des cimetières parisiens est devenu tel qu'on a dû prendre de nouvelles mesures, en restreignant le nombre des concessions à perpétuité, accordées à Montmartre et au Montparnasse, et en supprimant les facultés de paiement laissées aux familles.

Il va falloir absolument aviser. Ces cimetières sont saturés.

— Voyez-vous, me disait un fossoyeur dans son langage brutalement imagé, ici il n'y a plus rien à faire... *La terre n'a plus faim*.

Ce qui veut dire qu'elle refuse d'absorber les cadavres qu'on lui confie.

Aussi les projets un instant délaissés de *Méry-l'Oubli*, comme l'appelait pittoresquement une femme d'esprit, viennent d'être remis d'urgence à l'étude. Ce qui fait aussi qu'on a revu rôder par là-bas les spéculateurs qui comptent exploiter la plus-value des terrains environnants.

Quelques-uns de ces terrains, sur les premiers plans, ont été achetés, il y a plusieurs années, par

des marbriers, désireux d'acquiescer les bonnes places.

Quelques restaurateurs (*historique*) ont aussi pris leurs précautions.

Mon pauvre Paris, il va falloir te résigner. C'était une de tes vertus que le culte des morts. Cette vertu-là, j'en ai bien peur, ne survivra pas à l'état de choses nouveau.

Je ne sais plus qui a dit :

— Le regret n'est pas un article d'exportation.

Quand il sera nécessaire d'entreprendre un voyage au long cours pour rendre visite à ceux qu'on a perdus, il y aura peu d'amateurs pour ces *trains de douleur*. Mais les nécessités de l'hygiène priment de nos jours les questions de sentiment.

Et voilà pourquoi les morts, ces absents à perpétuité, sont sûrs d'avoir tort tôt ou tard !

Plus gai !

J'ai vu hier à l'étalage d'un libraire un livre qui est bien de notre temps et qui ne pouvait être écrit avant la mode charmante que nous avons empruntée à nos voisins les Belges.

Ce livre est un traité sur l'art de soigner les *Plantes d'appartement*.

Charmante coutume que celle-là ! Combien ils étaient vides et mornes les intérieurs d'autrefois, alors qu'on n'avait pas encore acclimaté chez nous toutes ces plantes amies qui veulent bien s'accommoder de la jardinière cellulaire !

Le seul luxe qu'on s'offrit alors en ce genre, c'était la fleur de papier immobilisée sous son globe en dôme.

Oh ! ces fleurs en papier !

Je me les rappelle encore sur la cheminée d'une vieille tante, qui les entourait d'un culte particulier.

Un jour, je me permis une réflexion irrévérencieuse.

— Tiens ! fis-je, tu as des fleurs empaillées !

Elle ne me pardonna jamais.

Et cependant j'avais dit vrai. Cela ressemblait à des cadavres de fleurs ; on avait comme une petite Morgue à domicile.

Et ces globes dont on les recouvrait !

Ils faisaient penser aux bocaux du Muséum dans lesquels on conserve les fœtus. Comment put-on jamais s'imaginer de prendre ces abominations pour un ornement ?

C'était hideux.

Maintenant c'est exquis. Les railleurs auront beau faire des mots contre les *jardins en chambre* ; vivent les plantes d'appartement qui, l'hiver, nous apportent l'illusion du printemps !

Ce n'est pas seulement un trompe-l'œil, c'est aussi un trompe-cœur.

Et remerciez celui qui a eu l'idée d'écrire un volume pour nous apprendre à entourer d'égards ces captives qui subissent à la fois pour nous l'exil et la prison.

Un triste spéculateur a mis récemment en vente des lettres douloureusement intimes de Murger.

Ces lettres, sans intérêt pour le public, ne remuaient que des souvenirs scandaleusement pénibles.

Et pourtant Dieu sait si Murger en a gaspillé de l'esprit dans sa correspondance ! Je retrouvais hier un billet de lui, plein de découragement et de fantaisie à la fois.

Cela commence ainsi :

« L'espérance, cette demoiselle que j'ai nourrie toute ma vie et qui ne m'a pas encore rendu un seul de mes dîners... »

Une jolie définition.

L'autre jour, un de mes confrères passait en compagnie d'un provincial devant la Bourse. Dans un coin se tenait le groupe de ces tripotailleurs infimes qui font métier de trafiquer des valeurs au tas, des obligations impayables, des honduras démonétisés. Types dignes de leur profession.

— Qu'est-ce que c'est que ça, demande le provincial ?

— Ça, mon ami, c'est l'argot de la finance !

PIERRE VÉRON.



A. BOUVELOU

J. JANET

PLOIESTI, LE 6 JUIN. — A son arrivée à la gare, l'Empereur Alexandre est reçu par le général Floresco et la municipalité de la ville qui lui offre le pain et le sel.

(Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Dick.)



La princesse ÉLISABETH, en costume national.



Le prince CHARLES de Roumanie.



PLOIESTI. — Le Czar, accompagné du grand-duc Nicolas, se rendant de la gare au quartier impérial.

(Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Dick.)

## NOS GRAVURES

## LA GUERRE

## En Europe

Les dépêches concernant les armées du Danube sont très-confuses; on a affirmé puis démenti plusieurs tentatives de passage du fleuve par les Russes; on assure, au moment où nous mettons sous presse, que ces derniers occupent l'île Machani et que le quartier-général de l'armée russe est transporté de Ploësti à Alessandria. Il nous semble que lorsque la grande opération du passage du fleuve sera tentée, ce qui ne saurait tarder, réussie ou non, elle sera immédiatement et catégoriquement connue.

Quant aux Monténégrins, après avoir compulsé les nombreuses dépêches de cette semaine, il nous semble que leur insuccès est incontestable dans les derniers combats que leur ont livrés les Turcs. Encore une fois Niksich, la vieille forteresse turque éternellement affamée est probablement ravitaillée, Suleyman Pachà ayant, paraît-il, foie les défilés de la Donga.

## En Asie

L'INSURRECTION fomentée par les Turcs dans le Caucase et soutenue par la petite armée débarquée à Soukoum-Kalé, trouve sa contre-partie dans l'accueil fait aux Russes en Arménie par les Kurdes, sur lesquels les Turcs comptaient beaucoup dans la lutte actuelle. Des combats sérieux se livrent sous Kars qui résiste encore; chaque parti s'attribue la victoire. Les Russes auraient abandonné Olti, employant, dit-on, les forces qui l'occupaient à couper les communications de Trébizonde à Erzeroum comme ils ont coupé celles de cette dernière place avec Kars. Est-il vrai que Moukhtar-Pacha ayant reçu des renforts à Zewin se dispose enfin à prendre l'offensive? est-il vrai que les Russes se seraient rendus maîtres de Toprak-Kalé, une des plus fortes places de la Turquie? Nous le verrons bien.

## Le Czar en Roumanie.

Nous n'osons placer sous la rubrique, « la Guerre, » les faits et gestes de l'empereur Alexandre à son arrivée en Roumanie, où sa présence a donné lieu à une suite de fêtes auxquelles la population s'est associée avec enthousiasme.

C'est en gare de Ploësti que s'arrêta le train impérial; nous n'avons pas le courage de suivre notre zélé correspondant dans les longs détails de la chaude réception faite au Czar à son arrivée, ni dans la description ponctuelle de l'ornementation de la gare et des rues que le souverain devait parcourir.

En mettant le pied sur le quai de débarquement, pendant que la musique entonne l'hymne impérial, que la légion bulgare, qui fait le service d'honneur, présente les armes, que le drapeau de Samara s'incline, et qu'un immense hourra retentit, l'empereur Alexandre « portant la casquette blanche et une longue tunique en drap vert ornée d'aiguillettes » passe devant les troupes et se dirige vers la députation roumaine qui l'attend à la porte du salon de réception. Il a à sa gauche son frère le grand-duc Nicolas, et est suivi de ses trois fils, du fils du grand-duc, du prince Gortschakoff et des autres personnes de sa suite.

En arrivant devant les autorités roumaines et les diverses députations, le Czar apercevant le général Floresco, lui serre la main ainsi qu'au colonel Gaillard, notre attaché militaire qui se trouvait à côté. Après les paroles de bienvenue, le maire de Ploësti présente au Czar le pain et le sel, selon l'usage traditionnel. Deux

conseillers municipaux tenaient cet énorme pain « sur lequel était couchée une petite croix recouverte de la couronne impériale en grenat, à côté de la salière en argent ciselé. » La même cérémonie est renouvelée par le comité bulgare placé en arrière. Puis l'Empereur était accueilli, dans la salle de réception, par les jeunes filles du pays en costume national qui lui présentaient des fleurs et par un nombreux et brillant clergé qui chantait un cantique d'actions de grâce. Les présentations se succédèrent ensuite et Alexandre II, gagnant le perron extérieur montait dans son droski avec son frère le grand-duc Nicolas et au milieu des acclamations de son état-major, des troupes, des députations et de la foule, gagnait la route de Ploësti.

Sur tout le parcours où étaient échelonnées des troupes, ce fut pour le Czar une suite d'ovations; une pluie de bouquets et de fleurs jetés par les dames roumaines remplit littéralement sa voiture.

Les arcs de triomphe, les étendards, les tentures, les drapeaux russes, les drapeaux roumains, les feuillages et les guirlandes garnissaient les rues et les maisons que la foule encombra et remplissait de ses hourras, jusqu'à l'arrivée à la maison Nicollesco, convertie en quartier général.

Sa Majesté y fut reçue par M. le sénateur Bélio et par le propriétaire de l'habitation, qui renouvela, pour la troisième fois, la présentation du pain et du sel de bienvenue.

Nous donnons deux gravures ayant rapport à cette réception. L'Arrivée du Czar à la gare de Ploësti et sa sortie en droski, conduit par un cocher en costume national et d'admirables chevaux noirs élégamment panachés. Les deux autres représentent la Grande parade de l'escorte de la garde impériale, le lendemain, à Ploësti, en présence du prince Charles, venu faire sa visite à Alexandre II.

Ici, nous laissons la parole à M. Dick; on pourra de la sorte donner à son croquis, reproduit par M. Lix, la couleur que ne saurait rendre l'encre d'imprimerie :

« L'Empereur, ses trois fils et le prince Charles sortirent alors du quartier impérial et, montant à cheval, se dirigèrent vers les troupes qui s'étaient rangées en bataille à partir du haut de la rue Saint-Nicolas. Arrivés à cet endroit, les princes s'arrêtèrent, pendant que l'empereur passait seul devant le front de son escorte, qui l'accueillit par des hourras frénétiques; puis, en prenant le commandement, il se plaça en tête, suivi par le général de division chef de cette troupe et deux trompettes de lanciers et de cosaques. (Voir la gravure, page 389.) Arrivé devant les princes, qui le saluèrent la main à la casquette, ceux-ci se joignirent à l'Empereur et, tous ensemble, marchèrent jusqu'au quartier impérial, dans la cour duquel ils entrèrent, et, faisant face à leurs chevaux du côté de la rue, assistèrent au défilé de cette garde d'honneur. Cette troupe, composée de soldats appartenant à tous les régiments de la garde, nous a offert une juste idée de ce magnifique corps d'élite.

« En tête s'avançaient l'infanterie, les hommes la tête couverte d'un casque en cuir bouilli surmonté par une grenade en argent. Parmi eux, on remarquait un peloton de grenadiers coiffés du légendaire shako à plaque de cuivre, de forme triangulaire, et dont la forme remontait au temps de l'impératrice Catherine; puis venaient les cavaliers montés sur de magnifiques chevaux; cuirassiers à l'habit blanc, coiffés du casque en acier et portant des lances aux couleurs des régiments; dragons au shako bas et au sabre suspendu à la cossaque; grenadiers à cheval, dont le casque en fer est garni par une chenille posée en travers en forme de demi-lune; hussards rouges et bleus, les uns armés de carabines, les autres de lances; lanciers au shapska en cuir bouilli; cosaques du Don et du Caucase, dont je vous ai déjà décrit l'uniforme. »

Le lendemain, le Czar se rendait à Bucharest pour visiter le prince Charles et la princesse Elisabeth.

L'Empereur retrouve dans la capitale de la Roumanie le même accueil enthousiaste des autorités et de la population. Beaucoup de dames ont revêtu le costume national pour lui jeter des fleurs; à la gare, dans les rues, cordons de troupes, guirlandes, feuillages, drapeaux, arcs de triomphe renouvelent en grand la fête de Ploësti.

N'oublions pas l'ordre du cortège, d'après notre correspondant, on comprendra mieux la gravure qui représente l'Arrivée du Czar au palais princier :

« En tête un escadron de gendarmerie; derrière deux piqueurs s'avançait un landau traîné à la Dau-

mont par quatre chevaux et contenant au fond le czar, ayant à sa gauche la princesse Elisabeth et sur la banquette de devant le czarévitch et le grand-duc Wladimir; autour et en arrière de cette voiture, qui s'avancait au pas, marchait un brillant état-major; ensuite venaient dans un second landau les grands-ducs Serge et Nicolas, ayant en face d'eux le prince Charles, qui se tenait modestement en avant. Une troisième voiture contenait le fils du grand-duc Nicolas et les deux princesses de Leuchtenberg. Ensuite venaient les ministres, la maison militaire de l'empereur, etc. L'empereur, ses fils et les princes de la famille impériale portaient tous sur leur tunique verte le grand cordon bleu de ciel de Saint-André et autour du cou le collier en argent et élé de cet ordre impérial. »

## L'Artillerie russe.

Le matériel de guerre de l'armée russe paraît à notre correspondant irrécusablement tenu et admirablement conduit et utilisé. C'est au camp de Bauliasa qu'il en a pu juger pour la première fois, aussi nous envoie-t-il le Campement d'une batterie complète symétriquement alignée avec ses huit canons « dont les affûts et les caissons sont peints en vert clair, et la bouche et la culasse garnies de cuir, ses deux files de larges caissons à deux brancards auxquels on attelle trois chevaux de front. » Les sentinelles d'artillerie « ayant le même costume que l'infanterie » surveillent les magnifiques engins.

Les chevaux parqués à peu de distance sont soignés comme des chevaux de maître; M. Dick nous fait assister à une distribution d'avoine qui se fait chaque jour avec le plus grand ordre et la plus grande régularité.

La Batterie en position est dessinée avec une exactitude photographique à Braïla. La pièce, dont l'affût est en fer, est prise au moment où elle tire en gerbe sur deux monitors turcs qui semblent gros comme des fourmis et réfugiés dans le vieux bras du Danube, à 3,500 mètres au delà des maisons inondées et de la digue à demi submergée du Danube. Les servants et les officiers occupent la place réglementaire. Nous avons cru devoir publier ce dessin parce que ces pièces sont appelées à jouer un grand rôle dans la suite de la campagne.

Et, maintenant, à quand le passage du Danube?

## Le Prince et la Princesse de Roumanie

Le rôle important que joue la Roumanie dans les complications actuelles, la proclamation de son indépendance par son parlement, ce qui équivaut à une déclaration de guerre au Sultan, son suzerain, son étroite alliance avec la Russie dont les armées couvrent son sol, enfin les visites et réceptions que nous publions dans ce numéro même mettent en évidence la personnalité du prince Charles et de la princesse Elisabeth dont nous publions les portraits.

S. A. I. Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, est né en 1839; il était sous-lieutenant à la suite du 2<sup>e</sup> régiment de dragons prussiens, lorsque, en 1866, sa candidature fut posée, soutenue et acceptée par les Chambres roumaines qui avaient expulsé le prince Alexandre-Jean. Malgré certaines résistances de la Porte, le prince, une fois nommé, se rendait hardiment dans sa nouvelle patrie, faisait son entrée solennelle à Bucharest le 22 mai, et obtenait du sultan Abd-ul-Aziz, au mois d'octobre suivant, à Constantinople, l'investiture des provinces moldo-valaques.

Le commencement de son règne fut troublé par des crises parlementaires, par mille difficultés causées par la question des juifs persécutés par les fonctionnaires, ce qui nécessita l'intervention des consuls européens. Les mêmes consuls intervinrent pour engager le gouvernement roumain à réprimer les bandes qui semaient l'agitation dans le bas Danube. Au milieu des sessions orageuses des Chambres, des changements de ministères, des dissolutions de ces Chambres, le prince Charles s'appliqua surtout à fonder de plus en plus la Valachie avec la Moldavie et s'occupa activement de la réorganisation de l'armée, qui, à l'heure actuelle, présente un effectif sérieux et pourrait bien avoir sa part d'action dans la lutte engagée sur le Danube.

C'est en 1869 que le prince Charles épousa la princesse Pauline-Élisabeth-Otilie-Louise, fille du prince Hermann de Weed; que nous représentons en costume national et dont les Roumains apprécient la grâce et la bonté.

### Le Canotage

Il faut bien rire un peu! Laissons donc les fêtes de Roumanie dont les fleurs et les oriflammes couvrent du sang; et, pendant que les armées envahissent le beau Danube bleu, y braquent leurs fusils et y dressent leurs meurtrières batteries, délassons nos regards par la vue de cette joyeuse armée de canotiers qui chaque dimanche se répandent à l'entour de Paris, assiègent les jolies guinguettes enliriées, se vautrent sur l'herbe des berges ombreuses, et dans de gracieuses et légères embarcations sillonnent les eaux paisibles de la Seine ou de la Marne. Joinville-le-Pont est pour ainsi dire la capitale du canotage, c'est là qu'on se livre aux plus grands exploits et aux plus riants ébats: aussi rien n'est plus gai, rien n'est plus pittoresque que cette bourgeoisie avec son vieux pont tout plein de colibe, avec ses abords tout émaillés par les éclatantes couleurs des toilettes d'été des promeneuses et par les maillots bariolés des rameurs! Rien ne prêterait mieux à un tableau de genre, comme les Nittis, les Laborne, les Beiraud savent en faire. Quelle richesse de palette dans ce grouillement de population endimanchée, que de hardiesse dans leur groupement, que d'animation et de vie! Allez, courez, pinceau enlaid au bruit des ris, des cris et des chansons; mettez du rouge, mettez du blanc, farfouillez dans tous les verts de la palette; prenez votre plus beau bleu pour le ciel que reflètent les flots remuants de la Marne ensoleillée. Surtout pas un nuage au ciel, pas une arrière-pensée; ne pensez pas à ce qui se dit à Versailles ni à ce qui se passe sur le beau Danube bleu.

### Inauguration de la statue du roi Léopold I<sup>er</sup> à Mons

Mons, le 20 mai 1877.

UNE foule énorme, qui grossit à l'arrivée de chaque train, emplit la place Léopold et les rues adjacentes. La station, les édifices publics sont pavés. Toutes les façades sont décorées, et dans les rues principales, par où le cortège royal doit passer, la circulation devient très-difficile. Entre les drapeaux, les fanons, les banderoles, sont suspendues des devises anagrammatiques exprimant en termes chaleureux les sentiments de toute la population montoise envers le roi; depuis l'honnête bourgeois et l'artisan, jusqu'à la presse et l'armée. La façade du local de la Société militaire est, entre autres, décorée d'un magnifique trophée d'armes surmonté d'une devise pleine de vrai patriotisme.

A dix heures trois quarts, des salves d'artillerie annoncent l'arrivée du train royal. La gendarmerie et la police font ranger tant bien que mal la foule qui est devenue compacte devant la gare. Les piquets d'honneur, composés des divers corps de la garde civique et de détachements de lanciers et de chasseurs à pied, se forment en colonne. La musique des chasseurs joue l'hymne national, accompagné aussitôt d'une immense acclamation qui se prolonge en s'étendant au loin. LL. MM. le roi et la reine, et LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre, descendent du train et sont complimentées par M. le bourgmestre François Dolez, entouré des échevins, des membres du conseil communal, des sénateurs et des représentants de Mons. Un rayon de soleil vient un instant éclairer la scène: rayon fugitif, car dès que le cortège se met en mouvement, une pluie fine, qui ne cessera pas de toute la journée, commence à tomber. Le cortège royal, vraie marche triomphale, se dirige vers l'hôtel du gouvernement provincial où doivent avoir lieu les présentations officielles. A son entrée dans le salon du prince de Caraman-Chimay, Sa Majesté est complimentée par M. Lizot, préfet du Nord, venu pour saluer le roi Léopold II, au nom du maréchal de Mac-Mahon.

L'animation générale grandit d'heure en heure; mais bientôt la foule reflue vers la place Léopold. Les estrades publiques se garnissent de monde, tandis que l'estrade royale attend ses hôtes. A quatre heures, le roi, la reine, le comte et la comtesse de Flandre avec leur suite, les sénateurs et représentants de l'arrondissement avec le bourgmestre de Mons, prennent place sur l'estrade royale. M. le bourgmestre, dans un discours concis, retrace l'œuvre impérisable de Léopold I<sup>er</sup>; et l'amour et la reconnaissance que le pays tout entier a voués à sa dynastie.

Le roi, répondant au bourgmestre, dit en terminant:

« Dans un pays libre, où la tâche du citoyen est si grande, chacun concourt à l'œuvre générale, chacun apporte sa pierre au grand monument de notre histoire.

« Souffrez que, m'inspirant des sentiments dont j'ai hérité, animé du désir d'être l'un des serviteurs les plus zélés de mon pays, je vous conjure de ne rien négliger pour affermir sans cesse, en l'élevant, le noble édifice de 1830. »

A ce moment, le voile qui recouvrait la statue est enlevé; le roi se découvre, la reine s'incline, tout leur entourage imite leur exemple; les musiques jouent la *Brabançonne*, les bannières s'agitent, les chapeaux se lèvent, et un immense hurrah salue l'image du vieux roi et ses descendants. L'instant d'après, l'émotion est à son comble quand le roi se découvre de nouveau au pied de la statue de son père: la foule envahit la pelouse, et c'est avec peine que la famille royale peut faire le tour du monument et regagner la tribune.

Après l'inauguration, défilé des écoles, des orphelins dont les petits pensionnaires agitaient en passant leurs mouchoirs blancs, d'une quantité de sociétés civiles, de la garde civique et de la garnison.

Puis banquet, concert, illumination générale.

Le train royal quittait Mons vers minuit.

La statue de Léopold I<sup>er</sup>, œuvre de M. Simonis, a été coulée à Paris par M. Graux-Marly. Le piédestal porte, à la face: « A Léopold I<sup>er</sup>, roi des Belges. » A droite: « Liberté des cultes. — Liberté de l'enseignement. — Liberté d'association. — Liberté de la presse. » A gauche: « Indépendance. — Paix. — Prospérité. — Ordre et Liberté. »

LÉON BAUDOUX.

### COURRIER DU PALAIS

Chose promise, — Exception justifiée. — La nièce d'un jardinier. — Trop bon cœur. — Comment les économies s'envolent. — Ingratitude et indignation. — Un revolver peu dangereux. — Le pauvre vieux! — Plus de maison et plus de pain. — Heureusement quelqu'un passait. — Encore un oubli. — Ce qui console. — Voyage d'une femme de chambre. — Les galanteries d'un serre-frein. — Trop de goût pour le mariage. — Un calembour manqué. — Un mariage manqué.

NE vous ai-je pas annoncé, en terminant mon courrier, que j'avais encore à vous faire connaître un bel exemple d'ingratitude: je n'y manquai pas. Ce n'est pas une histoire puisée dans mon imagination au moins; c'est bien une cause criminelle, jugée par la cour d'assises du Var. Je crois vous avoir prouvé que j'ai fort peu de sympathie pour le revolver en général; mais je crois pouvoir affirmer que vous ne vous étonnerez pas de me voir tout heureux du verdict qui a renvoyé Marcel Bernard à sa vieille maison et à son petit jardin. Et pourtant, il ne faut pas manquer de dire, en passant, que le revolver aurait pu faire deux victimes et amener ainsi une condamnation capitale contre l'accusé.

Ah! voilà qui est bien dur en vérité. Un jardinier et sa femme, tous les deux septuagénaires, ont vieilli ensemble, ils n'ont pas d'enfant, ils n'ont plus guère la force de travailler; tout ce qu'ils peuvent faire c'est de suivre le conseil donné par Candide; ils cultivent leur jardin tant bien que mal et leur vieille maison les abrite aussi tant bien que mal. Avec cela, ils ont amassé de

petites économies, ils ont un peu d'argent placé, quelques centaines de francs environ, un millier de francs peut-être, et Marcel Bernard et sa femme vivent avec cela, car ils sont d'un temps où l'on savait pratiquer l'économie!

Ces bonnes gens qui sont du département du Var et qui n'ont jamais quitté leur pays, apprennent, il y a environ vingt ans, qu'une nièce du mari, une petite fille qui a pour nom Marie Dubourg, reste orpheline; ils font bien vite venir l'enfant chez eux, ils l'élèvent; Voilà l'enfant qui manquait à leur bonheur; ils ne l'aiment pas, ils l'adorent! C'est sur elle et sur son frère que Marcel Bernard a voulu tirer des coups de revolver, pourquoi?... Ah! répond-il, je n'ai pu en la rencontraut réprimer un mouvement d'indignation! Qu'est-il donc arrivé?

La petite fille a grandi: elle avait un caractère difficile, mais on l'a traitée avec d'autant plus de douceur; peu à peu, pour suffire à ses besoins, on a sacrifié toute l'aisance du vieux ménage; on lui a tout donné, même ce que l'on n'avait pas. En dernier lieu, quand elle a jugé à propos de s'établir mercière, son oncle et sa tante ont hypothéqué la vieille maison pour payer le fonds de commerce et, comme les commencements d'un établissement sont toujours difficiles, le vieux Marcel Bernard apportait à la marchande ses gais de tous les jours. Cependant le commerce n'a pas prospéré, la gêne apparaissait, et on voyait venir la faillite; l'oncle est allé demander des garanties, un remboursement quelconque, une promesse, car il n'avait plus de quoi manger; Marie Dubourg lui a bravement mis dans la main un morceau de pain! Puis elle a vendu la boutique et les marchandises, elle a donné 20 pour 100 à ses créanciers; son oncle seul n'a rien eu. Bien mieux, on lui a présenté des billets à ordre échus signés de son nom, — sa nièce avait imité sa signature. L'ingratitude de Marie Dubourg avait indigné tous les voisins.

Le pauvre vieux ruiné rencontre sa nièce, il dirige sur elle un revolver qui ne part pas, chose facile à comprendre, le prétendu meurtrier n'avait pas même le doigt sur la gâchette qui était encore repliée sous le canon! Puis, comme le frère fait mine de protéger sa sœur, Marcel Bernard lui applique le canon de l'arme sur la poitrine! Heureusement, un passant, un musicien des équipages de la flotte, détourne le bras du vieillard et s'empare de l'arme inoffensive. M<sup>lle</sup> Marie Dubourg, témoin à charge, n'a pas trop contredit les renseignements fournis par les voisins, elle s'est contentée de soutenir qu'elle était encore chez son oncle quand elle avait signé pour lui et avec son autorisation formelle les deux billets à ordre; mais, outre les dénégations énergiques de l'accusé, il est établi que Marie Dubourg n'habitait plus chez son oncle quand les billets ont été faits.

Marcel Bernard a été acquitté; mais qui lui rendra sa maison, ses économies, son pain... et, plus que tout cela, l'affection à laquelle il croyait? Pauvre vieux! comme disait à l'audience le témoin qui a détourné son bras.

Et j'ai encore oublié quelque chose: heureusement que si j'ai peu d'espace en ce moment, les tribunaux sont encombrés de causes qui n'ont rien de bien créatif: l'affaire des *guanos du Pérou*, les affaires de presse, les condamnations de journaux, les poursuites pour infanticide, pour avortement que j'abandonne bravement. J'aime mieux, par exemple, quoique l'affaire date d'une bonne semaine, vous parler du voyage de M<sup>lle</sup> Perrine Labris, une jeune femme de chambre qui revenait de Tours à Paris en wagon de deuxième classe.

Elle était seule dans son compartiment, lorsqu'un employé de la Compagnie vint lier conversation avec elle en se tenant sur le marchepied: Bonjour, mademoiselle, est-ce que vous ne me connaissez pas?

— Non, monsieur!

— Eh bien moi je vous connais très-bien et je vous assure que vous me connaissez aussi?

— Mais non, monsieur, pas le moins du monde!

— Mais si! Je m'appelle Ferrières.

— Je ne vous connais pas.

— Je suis serre-frein.

Le mot prêtait au calembour et M<sup>lle</sup> Perrine aurait bien pu lui dire de serrer le frein à sa persistance et à ses galanteries; mais, en somme, elle n'avait pas envie



LES PLAISIRS DES PARISIENS. — Le canotage à Joinville-le-Pont. — (D'après nature, par M. Sab.)



Général commandant l'escadre.

Le Czar.

Trompettes. Régiment Paulowsky.

Czarewitch. Grand-Duc Serge.

Prince Charles. Grand-Duc Wladimir.

PLOIESTI, 7 JUIN. — Le Czar conduisant le défilé de sa garde d'honneur en présence du prince Charles de Roumanie, du Czarewitch et des grands-ducs Serge, Vladimir et Nicolas.  
(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick.)

de rire; on est bien payé pour avoir peur seule en chemin de fer.

La jeune fille demande à changer de wagon, Ferrières proteste qu'il ne peut pas ouvrir la portière et... et le train se met en marche! Alors Ferrières ouvre très-bien la portière et entre dans le compartiment, il fait des compliments à M<sup>lle</sup> Perrine, il la trouve charmante, il le lui dit, il la demande en mariage et il veut l'embrasser. Elle résiste, il insiste, il la décoiffe tout en lui expliquant que ce mariage sera très-avantageux pour elle parce que ses parents ont du bien et qu'il est fils unique!

M<sup>lle</sup> Perrine n'hésite plus à appeler, et le serre-frein disparaît.

C'est un mariage manqué! D'autant plus manqué que, sur la plainte de la fiancée malgré elle, le futur prétendu a été condamné à un mois de prison par le tribunal correctionnel de Tours.

PETIT-JEAN.

## LES DIEUX QU'ON BRISE

XLVI

MES NEVEUX ET MES NIÈCES

J'en ai sept. La nichée a fait une famille.  
La plus grande, Marie, est déjà jeune fille;  
Elle est très-grave; elle a des airs fort importants;  
Pensez donc! tout sourit à son heureux printemps,  
Et puis qui peut savoir les rêves de son âme?  
Passent deux ans encore, elle deviendra femme.  
La cadette, Louise, a quinze ans. Celle-là  
Est presque sérieuse, et très-souvent elle a,  
Comme l'on dit, des mots au-dessus de son âge.  
Jeanne, elle, suit de près Louise: son visage  
Est bon; c'est la caresse et la pleine douceur.  
Puis viennent les garçons: Félix, comme sa sœur  
Marie, est grave: il a la volonté robuste,  
L'amour de son labeur, et le désir du juste;  
Il travaille; il comprend que la vie a pour but  
Le devoir, et que l'homme au bien doit son tribut.  
Adrien est espiègle; il fait des mots; on l'ose  
Le gronder quand il vient de dire quelque chose,  
Même alors qu'on n'est pas du tout content de lui.  
Qui donc pourrait gronder les enfants aujourd'hui?  
Moi, je ne sais jamais, car j'avoue à ma honte  
Que ce sont des tyrans avec lesquels je compte.  
Enfin, Madeleine et Gabrielle: huit ans  
Et cinq ans.

C'est donc vous, chers aimés, que j'entends  
Rire, jouer, chanter autour de ma fenêtre?  
Comme le temps va vite! et je vous ai vus naître  
Hier à peine, et voici qu'à présent je vous vois  
Grands et joyeux, vous tous les bébés d'autrefois!  
Aujourd'hui, je pensais aux lointaines années,  
Aux fleurs de mon printemps que la vie a fanées;  
J'évoquais cette époque où vos mères et moi  
Nous étions tels que vous heureux et pleins de foi,  
Ardents à tout, avec cette force vivace  
Que la jeunesse donne et que le monde efface!  
Comme c'est déjà loin ce qui semble si près!  
O mes enfants! la vie a d'étranges secrets!  
Dans vingt ans vous aurez, vous aussi, vos familles;  
Chacun de vous aura ses garçons et ses filles,  
Et quand ceux-là liront émus et ravis tous  
Ces vers qu'au temps jadis j'aurai chantés pour vous,  
Ayant à votre tour cette même pensée,  
Vous vous rappellerez l'existence passée,  
Et vous direz, prenant mon vers comme témoin,  
« Vingt ans... comme c'est près!... »

Et ce sera très-loin!

ALBERT DELPIT.

Louviciennes, Dimanche 17 juin 1877.

## SALON DE 1877

VIII

LA SCULPTURE

À la fois plus idéale et plus réelle que la peinture, la statuaire ne permet point les moyens échappatoires. La lumière qui l'enveloppe, qui la frappe sur toutes ses faces, met aussi tout en évidence, défauts et beautés; les erreurs sont palpables, les mérites tangibles. Sous prétexte de jeu de brosse, de rapports de tons, d'air ambiant, de pittoresque, les peintres se laissent parfois aller à des négligences surprenantes soit dans les formes et les proportions, soit dans les ajustements; les prestiges de l'exécution et de la palette masquent souvent alors bien des faiblesses, bien des ignorances. Les sculpteurs sont tenus à plus de soins et d'exactitude. Avec eux tout se mesure et s'explique, les divisions d'un torse, la longueur d'un bras, l'épaisseur d'une cuisse, le commencement et la fin d'une draperie. Je ne dis pas qu'ils ne font point eux aussi d'ouvrages médiocres; comme chez les peintres, c'est le petit nombre qui atteint la perfection; mais il est certain qu'en général ils ont, plus que les peintres, l'amour de leur art et le respect du public.

L'exposition de sculpture de cette année est fort nombreuse; les morceaux notables n'y sont pas rares; plusieurs sont d'un mérite exceptionnel, et vraiment on ne saurait trop louer les courageux artistes qui vouent les efforts de leur intelligence à la pratique d'un art ingrat dont ils maintiennent la supériorité en dépit d'un public plus curieux de sujets actuels ou frivoles que d'œuvres austères et abstraites. Ne le niez pas, bonnes gens, on vous voit tous les jours attroupés et pâmés devant le *Commis* de M. Vibert, ou les *Crevettes* de M. Bergeret, et regarder sans plaisir, d'un œil froid, le *Mariage romain* de M. Guillaume et la *Pensée* de M. Chapu.

Voilà, pourtant, de nobles ouvrages. Devant le groupe de M. Guillaume, le *Mariage romain*, en présence des nouveaux époux, assis côte à côte sur des sièges rapprochés, la main dans la main, le jeune homme les yeux levés sans doute vers le magistrat qui prononce la formule de l'union, la jeune femme enveloppée de chastes draperies, le regard baissé, on se sent ému par la tranquillité des lignes, par l'honnêteté paisible répandue sur l'attitude et l'expression des personnages. C'est comme un symbole de la loyauté que l'on a sous les yeux. Jamais l'on n'a rendu en termes plus corrects et plus simples la confiance et la droiture, et l'on admire de toutes les forces de son cœur et de sa raison cette œuvre gravement élégante d'où l'idée se dégage pure, calme, serène. Le haut-relief que M. Chapu intitule *la Pensée*, et destiné au tombeau de Daniel Stern, est du même trépas élevé, sinon du même style et du même caractère. Assis de profil et drapée, tournant à gauche son visage rayonnant d'intelligence, soulevant de la main droite le pan de *pallium* qui recouvrait sa tête, cette figure de jeune femme est l'œuvre d'un homme capable d'exprimer le mouvement et la grâce sans tomber dans la dureté et l'afféterie, capable aussi de pousser l'exécution sans mièvrerie ni sécheresse. En effet, sérieuse et charmante elle est très-heureusement composée, d'une silhouette nette et souple, d'un geste large, ajustée avec élégance, exécutée avec amour, et un artiste nourri des chefs-d'œuvre de l'antique, qui sait allier le goût et la science, la recherche des détails au soin de l'ensemble, pouvait seul en être l'auteur. M. Chapu expose également une statue de *Berryer*. C'est l'avocat et non l'homme politique que M. Chapu avait à représenter, ce marbre étant destiné au Palais de Justice. En tout cas, il fallait que le choix et le rythme des lignes s'accordassent avec l'accent de la réalité vivante et moderne; en d'autres termes, il était nécessaire que le personnage ainsi figuré en bottes, en pantalon, en habit, en toge, dût être nécessaire pour un statuaire, satisfait aux conditions de l'art, et fût si ressemblant que chacun de ceux qui l'ont approché, connu, entendu, pût dire: « Oui, c'est lui; c'est ainsi qu'il portait sa tête belle et fière, qu'il ramenait la main droite sur la poitrine en signe d'affirmation; il n'était pas autrement vêtu, et

tel l'effigie le montre, tel il paraissait quand dans un langage superbe il parlait au nom du juste et du vrai, faisant passer dans l'esprit de tous la conviction dont il était lui-même animé. » Qu'ajouterai-je? Cette œuvre à laquelle ne manque ni le cachet de la nature, ni l'étincelle de vie, ni la sève généreuse, ni le charme d'un art accompli, est digne, n'est-ce pas tout dire? de l'orateur sans rival qu'elle glorifie.

L'*Ismaël* de M. Becquet voudrait à lui seul un long examen. Le modelé de cette jolie figure haletante, étendue sur le dos, le bras droit ramené au-dessus de la tête est d'une finesse et d'une recherche exquises. Tous les morceaux se tiennent et se valent. Voyez les bras, le cou et le torse, voyez les mains et le visage, que de charmants détails, soigneusement observés, bien à leur place et fondus sous le même épiderme doux et délicat! M. Becquet expose une autre belle statue, celle du Père Ducoudray tombant sous les balles de l'odieuse Commune, mourant sans emphase, sans colère, en chrétien, en martyr. *Mil huit cent soixante-onze* est une figure d'un fort beau style et d'un grand jet. C'est le dernier travail, hélas! d'un artiste d'autant de cœur que de talent, Jean-Baptiste-Paul Cabat. Dans un ordre d'idée tout différent, la *Névéde* de M. Moreau-Vauthier, d'un goût très-français, a beaucoup de charme et d'élégance. La statue du maréchal de Mac-Mahon par M. Crauk est un bon ouvrage.

La *Lydie* de M. Cambos n'est pas, elle, une pièce précisément merveilleuse. O vous qui aimez les belles lignes et les harmonieux ensembles, croyez-moi, cherchez plus loin. Allez ailleurs aussi que chez M. Maillat: son *César*, gros tas de choses mal assorties, ne saurait vous convenir. Au contraire, le *Retour de chasse* de M. Eude, représentant un jeune homme marchant courbé sous le poids d'un énorme oiseau qu'il vient de tuer, est étudié avec un vif souci du bien. D'un modelé un peu rond et uniforme, d'une allure un peu lourde, la facture y prend souvent la place du goût; mais à part cela il n'y a rien à y reprendre. Ce n'est pas excellent, ni parfait; c'est bien, voilà ce qu'on en peut dire, et les visiteurs le quittent contents. L'*Abel* de M. Garnier offre un modelé plus rond encore et a moins de mérites. L'*Amour taillant son arc dans un laurier*, par M. Prouha, dessine un galbe fin et agréable. Malheureusement le visage est insignifiant et les pieds et les mains laissent à désirer. La figure que M. Daumas intitule *Après la guerre* est poncive et commune; elle manque de type, de race; le visage paraît mesquin et inexpressif; pour sûr, la main droite est mal attachée au poignet; œuvre peu intéressante, en somme, malgré quelques détails de nature assez bien rendus dans les bras et le torse. M. Decorchemont a maladroitement torturé la pose de son *Jeune martyr*. Tant de contorsion n'entre pas dans le rôle de la sculpture. Léonidas, roi de Sparte, avant de tomber sous les coups des Perses et dans l'oubli, s'est laissé sculpter une dernière fois par M. Geefs. Cette figure est bien construite dans son ensemble; le mouvement a de la franchise, de la vigueur, et la draperie qui flotte derrière peu de style.

Assise et accoudée sur un rocher, la tête ceinte d'une couronne de chêne, le regard plongeant dans l'espace, la *Velleda* de M. Marqueste est l'une des meilleures figures de marbre exposées à ce Salon. L'artiste a su imprimer aux lignes une noble ampleur, à l'expression beaucoup de force morale. Les contours sont ceux fournis par la nature, mais soutenus, idéalisés, élevés par le talent de l'artiste qui, au lieu de chercher les jolies rondeurs et les petits sourires de la chair, s'est appliqué à faire large, plein et souple. Je crois néanmoins que certaines parties, les mains entre autres, n'ont pas été conduites avec assez de vigilance jusqu'à leur entier achèvement. Un autre marbre remarquable est celui qui représente Achille, fils de Pélée et de Thétis, roi des Myrmidons, assis sous sa tente, tenant sa lyre, au moment où il reçoit Ajax et Ulysse envoyés d'Agamemnon. M. Lafrance en est l'auteur. L'affaissement de la figure, la langueur des lignes ne s'accordent pas assez avec l'idée qu'on se fait du héros, doux il est vrai envers les malheureux et tendre pour ses amis, mais par dessus tout violent, emporté, excessif dans ses passions, dans sa colère. Ceci excepté, l'œuvre a droit aux plus sérieux éloges, parce qu'elle résiste à un examen sévère de chacun de ses passages, et qu'on en peut étudier avec fruit les détails, le contour nerveux, le modelé des bras, des jambes, du torse qui prouvent un grand savoir, une habileté puissante.

Le *Mercur* de M. Maximilien Bourgeois est un beau jeune homme, de formes suffisamment remplies, sans être celles d'un athlète ou d'un travailleur. OEuvre de conscience, sans doute, froide et monotone en revanche. Et puis, le besoin d'un nouveau *Mercur* se faisait-il donc vivement sentir? M. Ding a posé sur un rocher un assez joli gamin qu'il appelle *l'Enfant à la source*. Soit. Mais que d'angles fâcheux hérissent cette silhouette grêle et mouffetaude! Le *Remords* de M. Amy n'est point un bloc de marbre bien plaisant, ni le *Suivant de Bacchus*, par M. Guglielmo, un bronze fort original. Egalement M. Morice ne s'est guère mis en frais d'imagination pour son *Hylas*, auquel fait tort, convenons-en, le souvenir encore récent d'un marbre de M. Hiolle consacré au même personnage. Ceci dit, l'œuvre de M. Morice est digne de louanges et pouvait espérer l'encouragement d'une médaille. Une médaille justifiée est celle dont le jury a récompensé M. Lemaire, auteur de *l'Amour maternel*; c'est un groupe agencé avec goût, simplement; la facture en semble un peu sommaire, mais le sentiment en est distingué. Pour le mouvement de son *Mime-dompteur*, M. Schönewerk s'est inspiré de peintures bien connues de Pompéï, de quoi je ne lui fais pas un crime. Il y a beaucoup de hardiesse, de force et d'élégance dans cette figure accroupie et dansante, et aussi trop de plans secs et pauvres, sur le torse notamment; mais, vienne le marbre et, corrigée de ses petits défauts, elle sera peut-être l'un des meilleurs ouvrages d'un artiste auquel on en doit déjà plusieurs de remarquables.

Il nous faudrait plus d'espace qu'il ne nous en reste pour rendre justice à toutes les œuvres de valeur exposées cette année au Salon de sculpture. Aussi, forcé d'abrèger, je me borne à citer la *Biblis* de M. Lennhoff, le groupe de M. Müllon, *Bacchus et Silène*, la *Tosce* de M. Captier, aux formes maigrelettes, mais où se révèlent de délicieuses promesses pour le moment où la fleur sera devenue fruit; la *Jeune fille roumaine* de M. Granet; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, gracieux bas-relief dans le goût florentin, par M. Daniel Dupuy; le groupe ingénieux de M. Damé, inscrit au livret sous ce titre: *Fugit amor*; l'*Harpe* de M. Mabillet, *Hercule et Omphale* de M. Blanchard, le *Persée* de M. Veck, le *David* de M. Icard, et de M. Albert-Lefeuve une *Jeanne d'Arc*, trop jeune, et de M. Nast un *Message d'amour* qui aura bientôt sans doute les honneurs du marbre. Le *Sarpédon* de M. Peinte a obtenu le prix du Salon. Dans cette figure on trouve plus d'étude que d'idéal, plus de naturel que de caractère, plus de sentiment moderne que de style antique. Un bon et sérieux travail, au demeurant, et point au-dessous de la couronne qu'on lui a décernée. Cependant, la *Colombe et la Fourmi* a failli la lui ravir. Je n'en suis pas surpris. Le croquant du fabuliste développe une attitude un peu forcée, mais harmonieuse, imprévue et bien équilibrée. *L'Amour piqué par une abeille* est un morceau plus fin, plus délicat, d'une exécution plus serrée. Il est charmant cet enfant qui vous arrête par son mouvement très-vrai et par l'expression de douleur soudaine qui contracte le visage sans l'enlaidir. J'en fais mes compliments à l'auteur, M. Idrac. La *Ville de Paris*, par M. Solai, a une allure décorative qu'on appréciera mieux encore lorsque, jetée en bronze, elle figurera sur un haut piédestal au centre d'une place ou dans un square de la cité qu'elle personnifie.

La *Tentation*, par M. Eujalbert, qui s'est visiblement souvenu d'une fresque de la Sixtine, est un haut-relief que distinguent des qualités éminentes. Entente de la composition, choix des formes, modèle souple et plein, caractère, style, l'on trouve tout cela, et à un haut degré, dans ce travail heureusement conçu, heureusement venu, et qui n'est pas au-dessous de la réputation qu'il fait à son auteur. La *Méditation* de M. Tony Noël, la *Musique* de M. Delaplanche, *Mathilde de Surville* par M. Gautherin, nous reviendront aux Salons prochains sous leur forme définitive, sculptées en carrare; nous dirons alors tout le bien que nous pensons de ces œuvres qui promettent d'ajouter encore à l'éclat de notre école moderne de sculpture. Je remets aussi à parler du groupe de M. Mercié, jusqu'au moment où il occupera l'emplacement pour lequel il a été combiné et exécuté. Aujourd'hui, le *Génie des Arts* est déjà une chose superbe. Qui sait si, une fois fixé au-dessus du grand guichet du Louvre, on ne le mettra pas d'un voix unanime au rang des vrais chefs-d'œuvre?

Je passe maintenant devant la file des bustes et je site, ne m'occupant que des meilleurs, les portraits de

M. Bignon par M. T. Noël, de Carpeaux par M. Hiolle, de M<sup>re</sup> Guibert par M. Oliva, de M. de Girardin par M. Etex, de M. Laurens par M. Moreau-Vauthier, de M<sup>lle</sup> Stépha par M. de Marcilly, de Verdi par M. Gemito, ceux exposés par MM. Iselin, Barrias, Degeorge, Lenoir, Dubois, Carrier-Belleuse, Lafrance, Léonard, et je termine en disant que M. Guillaume, en outre du *Mariage romain* a mis à ce Salon un très-beau buste, celui d'Ingres, de ce maître à convictions mâles, au ferme caractère, à qui la France doit la prépondérance qu'elle exerce encore aujourd'hui sur les arts en Europe.

OLIVIER MERSON.

## CHRONIQUE MUSICALE

Nouvelles informations sur les concerts Wagner à Londres. — *Weber à Paris*, br. in-8°, de M. Adolphe Jullien.

AI en ce moment de grands démêlés avec la Bavière, tout au moins avec un Bavarois. Il s'appelle Helch, Hild, Holk, Hufn... suivant le goût des personnes, car la lettre qu'il m'écrivit de Nuremberg est signée d'un hiéroglyphe impénétrable, outre qu'elle porte, comme certificat d'origine, plusieurs taches de bière.

J'avoue que le morceau de papier de M. Helch (?) m'a d'abord donné des étourdissements à cause de l'odeur de houblon rance qu'il dégage. Mais j'ai aussitôt pris des précautions pour mettre à l'abri et ma santé et la responsabilité de M. Hild (?). Avant les derniers symptômes de l'évanouissement, j'ai eu la force de coller la lettre de M. Holk (?) sur un des murs de mon appartement, puis, me plaçant à cinq pas en arrière, je suis parvenu à la lire avec ma lorgnette de spectacle.

Elle est assez amusante, encore qu'on puisse s'en fatiguer si on insistait. Il faut en lire une phrase; se promener pendant une heure; rentrer; lire la phrase suivante; retourner prendre l'air; rentrer encore... et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit arrivé au mot Hufn (?) qui s'étale au milieu d'un paraphe.

Vous me saurez gré de ces conseils hygiéniques le jour où vous entrez en correspondance avec ce Helch (?). Cela peut vous arriver comme à votre serviteur, personne n'étant à l'abri des coups du sort.

Pourquoi, en effet, s'en prend-il à moi de ce que les opéras français sont si goûtés en Allemagne? La *Dame Blanche* y fait toujours grande figure; *Zampa* y a ses fervents, comme *Joseph*, comme *Fra Diavolo* et le *Pré-aux-Cleres*; sans compter les *Diamants de la couronne*, les *Dragons de Villars*, *Jean de Paris*, etc. Quant au *Postillon de Lonjumeau*, pièce favorite de nos voisins, ils l'ont maintenu au répertoire de tous leurs théâtres, et il paraît qu'à Berlin il vient d'atteindre sa huit centième représentation.

Nous savions cela, et nous nous en réjouissons, autant que Hild (?) en est exaspéré.

Mais ce Holk (?) est par trop étonnant! il ignore un fait de science vulgaire, et sur lequel l'Europe, si divisée! est pourtant d'accord; il ne sait pas que le sentiment de la musique est très-développé en Allemagne! sans quoi il se rendrait compte que les chefs-d'œuvre que nous venons de citer sont faits pour y être acclamés. Mais sa tête est si dure que rien n'y entre!...

... Je viens de me promener pendant une heure. Je rentre, et, rasséréiné par le grand air, je reprends la lecture de la lettre bavaroise au houblon:

«... Monssié, ché fous tirai gué fous avez mal parlé de mon maître Wagner! — Tiens, Hufn (?) serait un élève de... — «... mon maître Wagner, dont ch'ai été le serviteur. » — Très-bien! Helch (?) brossait les habits de l'auteur du *Tannhäuser*, et faisait ses commissions. J'aime la franchise de cet aveu.

Au fond, Holk (?) ne peut digérer l'article publié ici, il y a quinze jours, où (d'après le *Fremdenblatt*, de Berlin) je constatais le ridicule *fiasco* de M. Wagner à Londres. Voilà toute notre querelle, et pour-

quoi entre deux coups de sonnette de son nouveau maître, Hild, de Nuremberg, m'écrivit quelques lignes indignées.

Dans son trouble, il me reproche d'ignorer que c'est à Vienne et non à Berlin que s'imprime le *Fremdenblatt*. Ce qu'il n'a pu apprendre, lui, pendant qu'il s'occupait à tenir son maître propre, c'est qu'un *Fremdenblatt* n'empêche pas un autre *Fremdenblatt*; que si Vienne en possède un, Berlin a le sien aussi; que ce dernier en est à sa seizième année d'existence; que ses bureaux sont situés au n° 73 de la Wilhelmstrasse, et que son rédacteur en chef a nom M. Schenk.

Ce n'est point par vantardise que nous étalons cette érudition; nous y sommes un peu tenu par métier, comme Hild est obligé de se connaître en cire à frotter.

Il est vrai que Holk doit souffrir de voir les journaux de sa patrie traiter si mal son Wagner. Mais le supplice va continuer; qu'il lise cet extrait du numéro du 31 mai de la *Gazette de Cologne*:

« Londres, 30 mai.

« Hier s'est terminée la série des concerts Wagner. C'est l'affaire des critiques de musique que de juger s'ils ont eu un succès d'art. Quant au succès financier, il a été un *fiasco complet*. Les impresarii Hodge et Essex ont perdu énormément d'argent. Plusieurs des artistes engagés ont dû renoncer au quart de leurs honoraires. Wagner s'était fait payer d'avance; mais on annonce qu'il a remboursé une partie de la somme qu'on lui avait versée. »

Je m'attends à recevoir une lettre de Helch où il voudra me prouver que la *Gazette de Cologne* se publie à Dantzig.

Voilà, dans tous les cas, qui n'est point fait pour réparer de Bayreuth l'irréparable déconfiture.

Ce qui est assez singulier, c'est que nous soyons à peu près seul dans la presse française à ébruiter cette mésaventure; tandis que si les choses avaient tourné autrement... Mais ne cherchons point noise à nos camarades, quand nous avons déjà Hufn sur les bras!

— Nous disions donc plus haut que les chefs-d'œuvre de nos théâtres lyriques jouissent de beaucoup de faveur en Allemagne.

L'auteur du *Treyschutz* n'est point étranger à cette acclimatation de la musique française dans le pays d'Haydn, de Mozart et de Beethoven; il s'y employa avec ferveur du temps qu'il avait la haute main sur le théâtre de Dresde. C'est à lui, par exemple, que la *Dame Blanche* dut de passer le Rhin, non sur un pont de bateaux, mais par la poste, comme on va le voir.

Weber, en effet, arrivait à Paris le 23 février 1826, et en repartait le 2 mars, se rendant à Londres pour diriger les répétitions d'*Obéron*. Pendant ce court séjour, il put entendre la *Dame Blanche*, alors « dans sa plus verte nouveauté »; et pris d'enthousiasme, il écrivit dès le soir de la représentation cette lettre chaleureuse à son ami Hell:

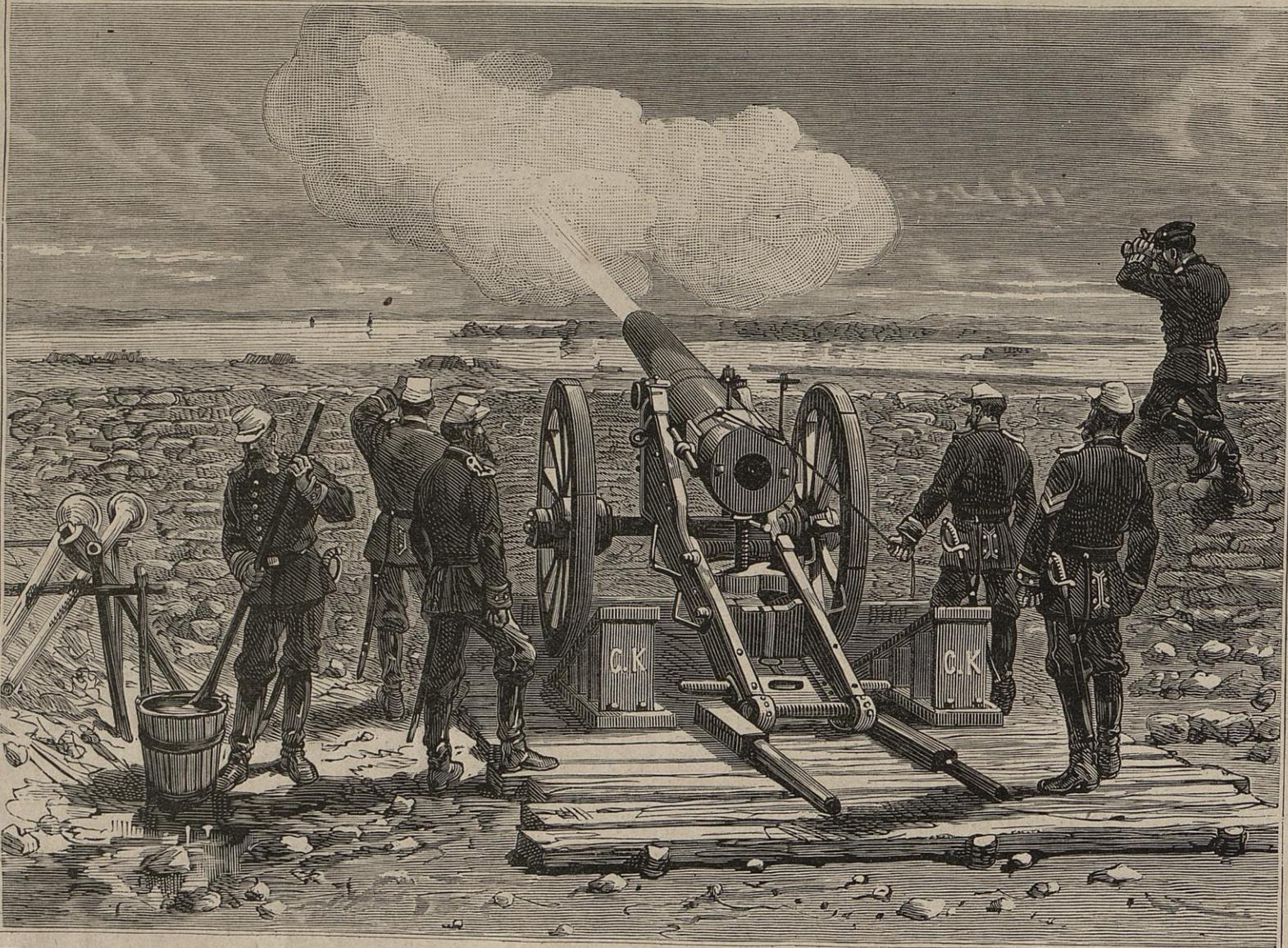
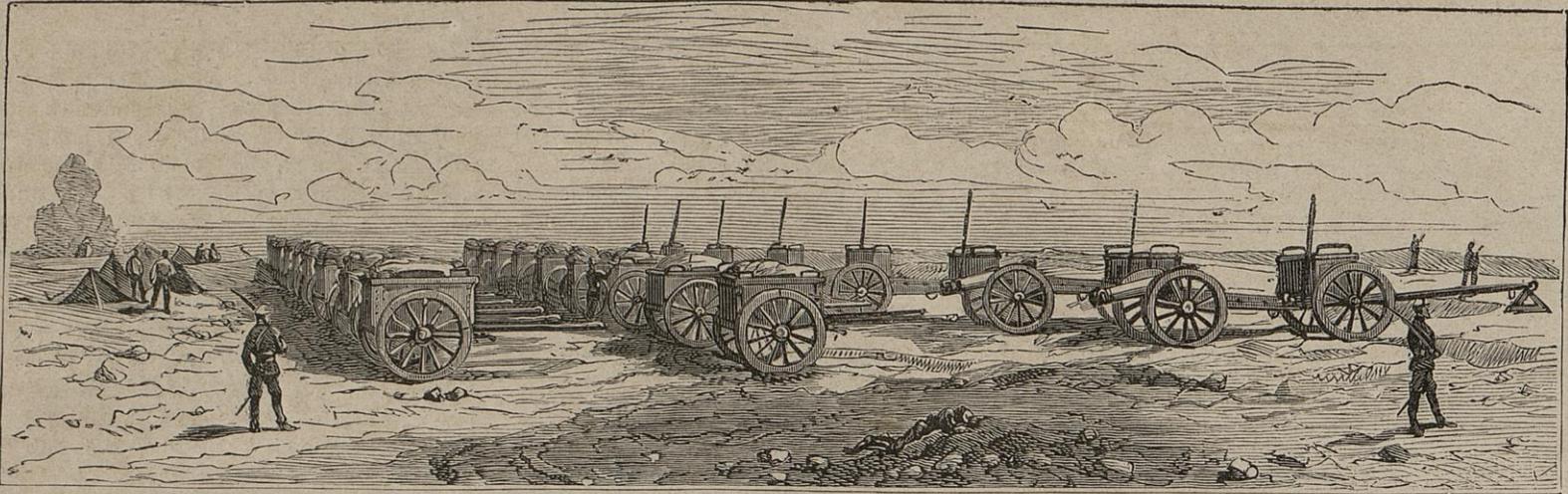
« C'est le charme, c'est l'esprit! Depuis les *Noce de Figaro*, de Mozart, on n'a pas écrit un opéra-comique de la valeur de celui-ci. Que je voudrais n'avoir pas perdu mon livret pour vous l'envoyer! Faites-le venir par Schlesinger, traduisez-le vite, et puisse M. Marschner le mettre en scène sans retard! Ce sera un fameux appoint pour notre Opéra! »

Nous empruntons ce précieux document à une brochure récente de M. Adolphe Jullien, intitulée: *Weber à Paris*.

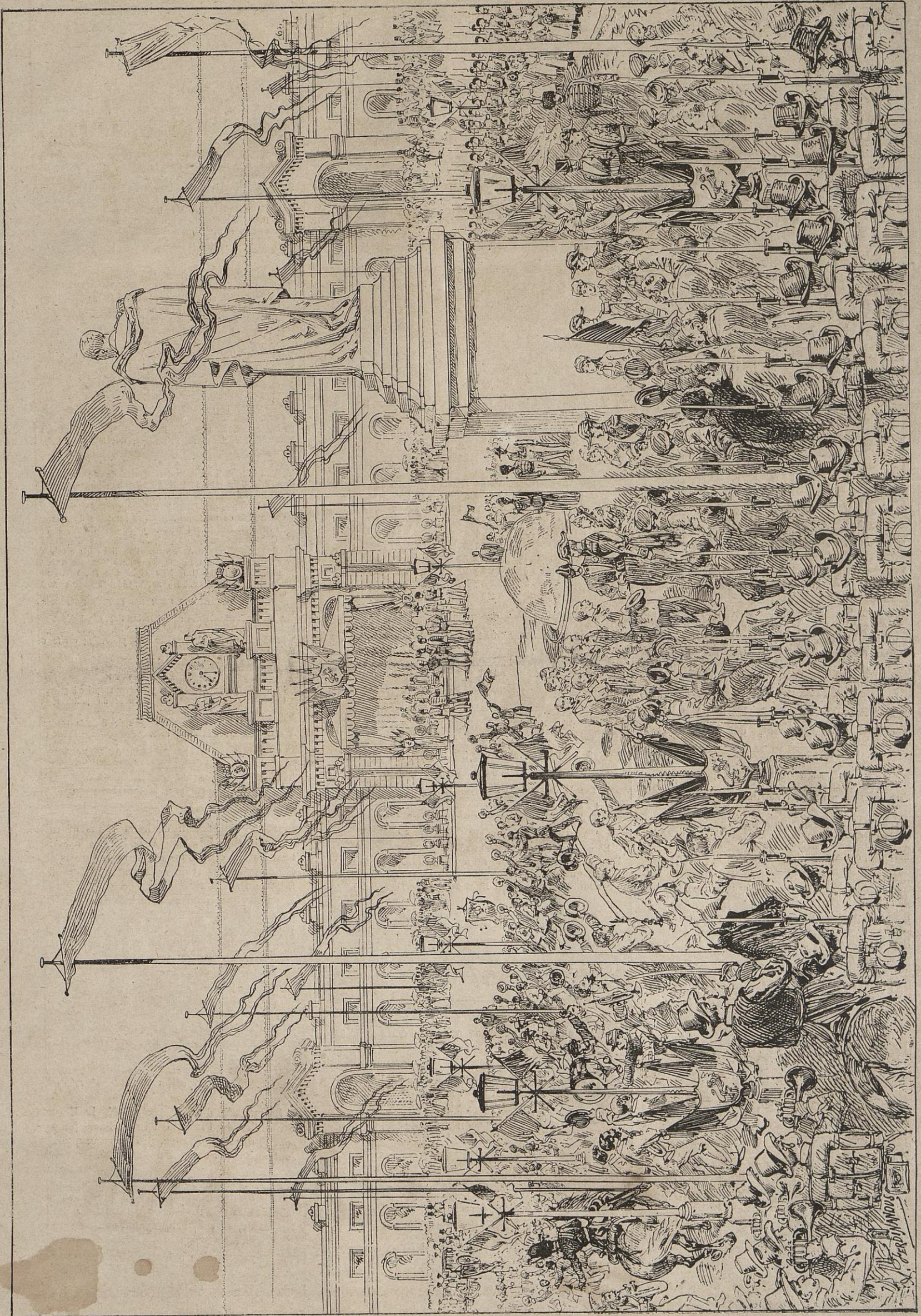
M. Jullien a patiemment reconstitué l'histoire de ces cinq jours passés à Paris par l'auteur d'*Euryanthe*. Il prend son héros sur le marchepied de la diligence, et le suit à l'Opéra, à Feydeau, au Vandeville, au Conservatoire, chez Rossini, chez Cherubini, chez Berton...

Weber ne se doutait guère qu'il était surveillé de si près par un écrivain qui, d'ailleurs, en 1826, n'était pas encore né.

ALBERT DE LASALLE.



L'ARTILLERIE RUSSE. — Campement de la batterie du régiment de Chersonèse à Baniasa. — Batterie russe de position établie à Bralla.  
Parc des chevaux de l'artillerie à Baniasa. — (Dessin de M. Férat, croquis de M. Dick.)



BELGIQUE. — Inauguration, à Mons, par le roi des Belges, de la statue de Léopold I<sup>er</sup>. — (Dessin à la plume de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant.)

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (dans les formes indiquées au n° 1037), dans la quinzaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

LE LABYRINTHE

LE PRIMO DE L'EXCEPTION B

Lorsque partant de la lisière on voudra continuer le parcours par la lisière, au lieu d'entrer au centre au 11<sup>e</sup> carrefour, comme le veut la règle générale, on y entrera à partir du 10<sup>e</sup>, dans les trois cas suivants :

Primo : lorsque le carrefour d'arrivée devra se trouver sur l'un des quatre angles piéges 1, 8, 57, 64.

111 — LES COMMANDEMENTS DU WHIST (suite)

7<sup>e</sup> PROBLÈME SUR LE LABYRINTHE

Le Primo de l'Exception B

T	A	I	L	R	U	T	B
P	F	E	S	S	I	A	O
S	E	R	D	I	R	O	N
A	O	S	L	E	E	V	H
T	S	I	L	E	C	N	R
U	U	R	E	M	E	Z	T
U	J	P	G	E	U	E	G
T	R	M	O	R	A	N	E

36<sup>e</sup> FIGURE — CLEF : 48 A 33

(Nous donnerons la figure en même temps que la solution de toutes les cinq exceptions.)

La solution de ce problème ne devra être envoyée qu'avec celles des neuf problèmes du n° 1056, le n° 1053 étant consacré au 100<sup>e</sup> problème à primes spéciales.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES 91 A 99

PUBLIÉS DANS LES N<sup>OS</sup> 1048, 1049 ET 1050

N<sup>OS</sup> 91, 93 ET 97

..... r couleurs très-méthodiquement ;  
Dressez ensuite un plan judicieusement,  
Pour pouvoir attaquer ou parer doctement.

Je dois vous engager sentencieusement,  
Quand viendra votre tour, à faire le serment  
D'être prêt à jouer immédiatement  
Et surtout, ô mon Dieu ! silencieusement.

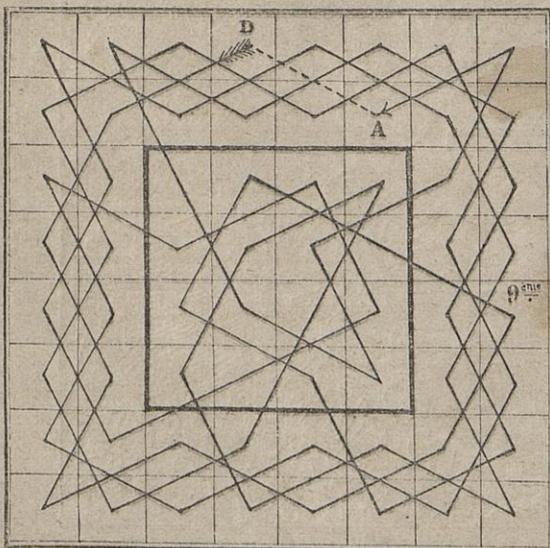
Dans la longue couleur, invitez clairement,  
Vous devez l'indiquer dès le commencement. —  
Ayant une séquence, il vous faut bravement  
Dévouer la plus haute à l'affranchissement.

Montrez au partena. ....

LE LABYRINTHE

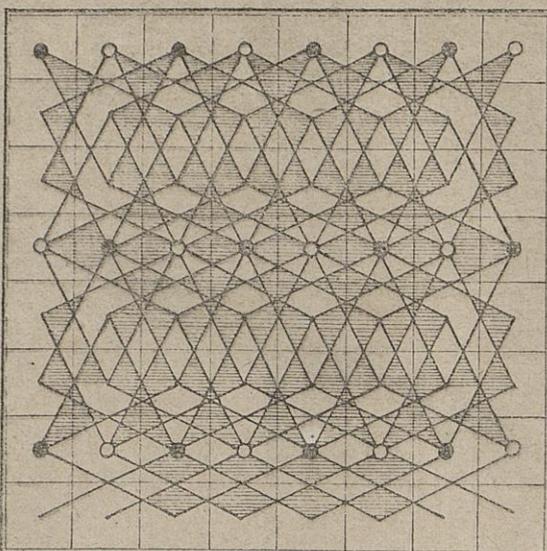
12<sup>e</sup> FIGURE — L'EXCEPTION A

Solution graphique du problème 97



(Voir le n° 1050). Entrée au centre au 9<sup>e</sup> carrefour au li u du 11<sup>e</sup>.

92. — ÉTUDES SUR LE CAVALIER DES ÉCHECS (a)  
extraites du Labyrinthe (7<sup>e</sup> partie).



LA PREMIÈRE DES QUATORZE FIGURES GÉNÉRATRICES DU PROBLÈME 92

Voici les numéros des carrefours des quatorze figures génératrices :

- 1<sup>re</sup> figure : 49 50 51 52 53 54 55 56.
- 2<sup>e</sup> — 57 58 59 60 61 62 63 64.
- 3<sup>e</sup> — 49 50 53 56 57 58 63 64.
- 4<sup>e</sup> — 49 50 53 54 57 58 61 62.
- 5<sup>e</sup> — 49 50 54 55 57 58 62 63.
- 6<sup>e</sup> — 49 50 53 56 57 58 61 64.
- 7<sup>e</sup> — 49 50 53 54 55 56 57 58.
- 8<sup>e</sup> — 49 50 57 58 61 62 63 64.
- 9<sup>e</sup> — 49 50 51 54 55 56 58 63.
- 10<sup>e</sup> — 50 53 57 58 59 62 63 64.
- 11<sup>e</sup> — 49 56 57 58 60 61 63 64.
- 12<sup>e</sup> — 49 50 52 53 55 56 57 64.
- 13<sup>e</sup> — 49 52 53 56 57 60 61 64.
- 14<sup>e</sup> — 50 51 54 55 58 59 62 63.

94 — MOTS EN LOSANGE, par Du Marais, à Paris

P  
C I D  
P I Q U E  
D U C  
E

95 — DAMES, par Bibi et Mimi, à M.

27 à 21 — 37 à 31 — 48 à 42

19 à 30 — 45 à 34 par 34, 23, 12, 21, 32 et 43.

Réponse à divers : le 83 est parfaitement juste.

Les Blancs jouent :

- 1. 48 à 43
- 2. 28 à 22

Les Noirs jouent :

- 1. 6 à 17 pr. 11
- 2. D 9 à 28 pr. 22, 37, 43, 33

Et comme, en vertu de la règle n° 9 du traité de l'abbé Durand (chez Frel), elle ne peut prendre 32, ce sont les Blancs qui, au 3<sup>e</sup> coup la prennent avec 32, elle et les deux autres qui sont sur 49 et 10, arrivant ainsi à 5.

Donc le problème de MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille, est non-seulement parfaitement juste, mais il est très-joli, comme tous ceux que ces messieurs ont l'amabilité de nous adresser.

96 — ÉNIGME-SONNET, par Marius Martin, à \*\*\*

Coquille.

97 — L'EXCEPTION A DU LABYRINTHE

a été donnée plus haut avec les problèmes 91 et 93.

98 — MOTS EN CARRÉ, par les Œillets de Guercy

T R A C A S  
R E G I M E  
A G E N O R  
C I N T R A  
A M O R T I  
S E R A I L

99 — LES LETTRES INCONNUES, par Ed. Pennefier, à Paris

Aumônier ou Roumanie.

Douanier.  
Diamètre.  
Bataille.  
Centaine.  
Histrion.  
Emigrant.  
Ligature.  
Sûrement.

Maturité.  
Lamineur.  
Graminée ou Germaine.  
Gélatine.  
National.  
Dossier.  
Dénicher.  
Attribut.

SOLUTIONS JUSTES DES PROBLÈMES 91 A 99

Abréviations employées :

- C. Cavalier n° 92.
- D. Dames.
- E. Envois.
- L. Labyrinthe.

Les douze premiers : 1<sup>er</sup> Kassiope, à Valenciennes (D. L. et C.); — 2<sup>e</sup>, Ed. Pennefier, à Paris (D. L. et C.); — 3<sup>e</sup>, Bibi et Mimi, à M. (D. L. et C.); — 4<sup>e</sup>, les trois Ajax, à Paris (D. L. et C.); — 5<sup>e</sup>, Du Marais, à Paris (D. L. et C.); — 6<sup>e</sup>, les Labadens (Jeune-France), à Dunkerque (D. L. et C. Les dernières solutions de ces messieurs ont été mises par erreur dans les envois; ils auraient été classés 4<sup>e</sup>); — 7<sup>e</sup>, V. Larrieu, à Bordeaux (E. D. et L.); — 8<sup>e</sup>, M<sup>me</sup> Preunier-Raoult, à Vic-sur-Aisne (E. D. et L.); — 9<sup>e</sup>, les trois Edouards, à Nogent-sur-Marne (D. L. et C.); — 10<sup>e</sup>, cercle Musical d'Aubenas (D. L. et C.); — 11<sup>e</sup>, Luet, à Paris (D. L. et C.); — 12<sup>e</sup>, Progress-Club, à Cette (D. L. et C.).

Ont trouvé huit problèmes : Oméga (L.); un Carrefour intelligent (L.); A. de R., à Lyon (D. et L.); Amirus (D. L. et C.); Lefollichon; S. G. D. G. (L.); café de la place d'Armes, à Roanne; Benoît III (L.); Personat (L. et D.); Septentrion (L.); deux Rouennais (D. et L.); Koudsoley (E. L. D.); un Ami des Récréations (D. et L.); Reingral (D. et L.); Em. Pierre.

Ont trouvé sept problèmes : Valet-de-Cœur; deux exiès (D. et L.); Cinq-Mars (D. et L.); Coriolan (L.); Bernard (E. et L.); M<sup>me</sup> Laure de M. (L.); V. Bonhomme (L.); M<sup>me</sup> M. de S. (L.); Poncet (D. et L.); Tricoche et Cacolet (D. et L.); Paul et Virginie (L.).

Ont trouvé six problèmes : Pyrrhus (14 ans — L.); un aveugle; H. Rué; L. H., Saint-Etienne; X., à Alger (D. et L.); V. Arthur; un abbé non ardent (L.); B., officier d'infanterie de marine, à Toulon (D. et L.).

Ont trouvé cinq problèmes : Baux, à Calais (D. et L.); l'Œdipe de Brives (L. et D.); Whistill 1<sup>er</sup> (L.); V. Renard (L. et C.); Signoud (L.); M. N. O., à Versailles (L.); un salon de la rue de Rivoli (L.).

Ont trouvé quatre problèmes : E. Dufay, à Creully (nous n'avons pas de caractères typographiques pour vos cryptographies trop difficiles); R. L., à Rouen (L.); Orphée XXVII (D. et L.); la nièce du président P., à Orléans (L.); un vieux sorcier.

Ont trouvé trois problèmes : B., officier d'infanterie de marine (D. L.); l'invalidé de Constantinople; B. J., à Paris (D.); E. Orbal (D.); Ener; Dialen (D.); les fils du roi Priam (D.); Godalupi (D.); René de Chartronnère (E.).

Ont trouvé deux problèmes : A. Capdeville, à Béziers; Agénor (L.); Alpha, à Lille (L.); un débutant; Hector de B.; Celui qui trouve (L.); R. S. T., à Saint-Cloud (L.); Albycecolim; un amateur de difficultés (D. et L.); Je tiens le fil (D. et L.); A. de T., à Oran; M<sup>me</sup> Joseph Lecoq, à Constantinople; café Rominy, à Genève; café de Paris, à Manosque.

Ont trouvé un problème : MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille (D.); M. Bail (L.); les amateurs du café Castel, à Villeneuve-sur-Lot (D.); René Arquinbeau (D.); J. Genève, à Croydon (D. Le 73 est très-juste; Coccardin, à Ardois (D.); Fiscalini (D.); cercle de la Jeune-France (D. et E.); cercle de la Concorde, à Mussidan (D.); M<sup>me</sup> Bouille; M<sup>me</sup> Nélas; M<sup>me</sup> Reine (L.); M<sup>me</sup> Alphonsine D., à Toulon (E. L.); A. Hardy (E.); A. Bonneau, à Lignan; L. Cidet, à Angers; A. Martin.

Nous avons reçu les envois suivants

A. B. K. C., de Cadillac; Du Marais; Granger; à Montfaucon; les Labadens (Jeune-France); à Dunkerque; V. L., à Bordeaux; Koudso; Ley; à l'Écluse; R. de Chartronnère; Albycecolim; cercle de la Jeune-France.

Avis divers

Le n° 1053 contiendra le 100<sup>e</sup> problème-surprise à primes spéciales.  
ERRATA : 1<sup>o</sup> AU N° 1053. — Au nota du problème 101, au lieu d'union, il faut lire concordance.

2<sup>o</sup> AU N° 108, il faut un point après le T de la 1<sup>re</sup> case, et il n'en faut pas devant FA de la 30<sup>e</sup> case.

P.-L.-B. SABEL.

MODES NOUVELLES.

Tous les grands magasins à cette époque de Pété font une liquidation de leurs tissus de saison; nous avons quelquefois trouvé de bonnes occasions parmi tous les lots de tissus offerts, mais jamais il ne nous a été donné de pouvoir vous engager à profiter d'avantages aussi considérables que ceux faits par M. Le Houssel, propriétaire de l'Union des Indes, rue Auber, 1. Voici un aperçu des prix. Les foulards rayés, à pois, dessins et unis sont vendus comme suit :

- Largeur 0<sup>m</sup>83 qualité de 6 fr. à.... 3 fr. 50
- — — 7 fr. 25 à... 4 fr. 50
- 0<sup>m</sup>90 — 9 fr. à.... 5 fr. 50

Le tout pris à Paris et sans qu'il soit possible d'expédier à cause de la grande perte subie par M. Le Houssel.

Quittons le soldo pour vous parler du tissu cachemire de l'Inde. Celui-là ne passera jamais de mode et ne sera jamais quitté par la femme élégante et économique. C'est le tissu le plus solide que nous puissions vanter. Nous en parlons sagement, en ayant fait usage.

La médaille d'or décernée à M. Le Houssel pour le cachemire de l'Inde, lisière chinée à jours, dont il a seul le dépôt en Europe, prouve assez que nos louanges sont encore au-dessous de la vérité.

ÉLISE DE MARCOIS.

P. S. J'apprends à l'instant un arrivage considérable de cachemire de l'Inde en plusieurs teintes nouvelles telles que : mousse, cendre de rose, beige, glu, ten, saule, varech, brique, etc., etc.

Une recoloration indestructible de la chevelure et de la barbe e-t-elle possible? Jusqu'ici, le doute a été permis; aujourd'hui la science répond par une affirmation, depuis la découverte de l'eau Andréa.

Cette eau, véritable rosée bienfaisante, s'infiltré dans la racine et dans le tube capillaire pour leur rendre leurs nuances primitives comme la rosée du matin les rend à la plante étiolée. Ce n'est pas une recoloration

éphémère, mais vraiment indestructible en dépit de la chaleur, des bains de mer ou de n'importe quel accident.

L'effet de l'eau *Andréa* est instantané, progressif ou simplement réparateur. Son usage est des plus simples. Il ne faut pas craindre d'en imprégner la peau qui se lave facilement avec un peu de savon. L'eau *Andréa* est préparée en un charmant coffret avec tous les accessoires nécessaires. 30, rue Croix-des-Petits-Champs et chez M. Armand Hugot, coiffeur, 239, rue Saint-Honoré.

### GOVERNEMENT PORTUGAIS

EMPRUNT 3 %

(Loi du 7 avril 1877. — Décret royal du 12 juin 1877)

ÉMISSION

A LONDRES ET A PARIS

de 6,300,000 Livres st. (capital nominal)

MM. Baring frères et Co, de concert avec le Crédit Lyonnais et la Société de Dépôts et de Comptes courants, ont été chargés par le Gouvernement Portugais du placement de cet emprunt, qui a pour objet la consolidation de la dette flottante.

Une moitié de l'emprunt est destinée à la place de Londres, où l'émission est faite par MM. Baring frères et Co; le placement de l'autre moitié a été réservé au Crédit Lyonnais et à la Société de Dépôts et de Comptes courants.

La quantité offerte sur le marché français par ces deux Sociétés correspond à un capital nominal de 3,250,000 ou 82,062,500 fr., représentant, au taux d'émission, un capital effectif de :

40,950,000 francs.

Les titres sont au porteur, en coupures de :

505 fr. ou £ 20, rapportant fr. 15.15 ou 12 sh.  
2,525 fr. — £ 100, fr. 75.75 — 3 £ st.  
12,625 fr. — £ 500, fr. 378.75 — 15 £ st.

Les souscripteurs peuvent choisir les coupures à leur convenance.

Les coupons sont payables les 1<sup>er</sup> janvier et 1<sup>er</sup> juillet de chaque année :

A PARIS au CRÉDIT LYONNAIS, à la SOCIÉTÉ DE DÉPÔTS ET DE COMPTES COURANTS.

Le Crédit Lyonnais payera aussi les coupons à son siège social à LYON et dans ses agences françaises.

A LONDRES, à la COMMISSION DES FINANCES DU PORTUGAL.

Le Gouvernement Portugais exempte les titres et leurs coupons de toute taxe ou impôt quelconque.

Ce placement ressort à 6 % net

PRIX D'ÉMISSION : 225 FRANCS

(Jouissance du 1<sup>er</sup> juillet 1877)

Par titre de 505 fr. rapportant 15 fr. 15 c.

payables 25 francs en souscrivant;  
à la répartition;  
50 — du 20 au 26 juillet 1877;  
comme suit : 50 — du 20 au 28 août 1877;  
77 — du 20 au 27 septembre.

ENSEMBLE : 252 francs réduits à 251 francs, si l'on se libère à la répartition.

On pourra, à chaque échéance, anticiper les versements sous escompte à 3 0/0.

Les souscripteurs qui désireront de grosses coupures, pourront, à la répartition, échanger 3 titres de 505 fr. contre un titre de 2,525 fr. ou 25 titres de 505 fr. contre un titre de 12,625 fr.

Après achèvement des versements, les certificats provisoires seront échangés contre des titres définitifs timbrés. Les formalités pour l'inscription à la Cote officielle seront remplies.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE A PARIS

Mardi 26 et Mercredi 27 juin

Au Crédit Lyonnais, 6, boulevard des Capucines; Et à la Société de Dépôts et de Comptes courants, 2, place de l'Opéra.

Dès à présent, on peut souscrire par correspondance.

La répartition se fera au prorata des demandes, si elles excèdent la somme émise en France.

(Déclaration faite au timbre le 13 juin 1877.)

# AVIS

Les propriétaires de la Maison de la BELLE JARDINIÈRE (2, rue du Pont-Neuf), ont l'honneur de signaler à l'attention de leur clientèle leurs Vêtements d'Alpaga et leurs Costumes pour Bains de Mer.

Expédition contre remboursement en Province, Franco à partir de 25 francs.

La Maison de la Belle Jardinière n'a de Succursales qu'à Lyon, Marseille, Nantes, Angers et à Paris (au coin des rues de Clichy et d'Amsterdam).

POUGUES ETABLISSEMENT THERMAL ouvert du 1<sup>er</sup> juin au 15 octobre.

RÉCOMPENSE DE 16,600 FR. 6<sup>de</sup> MÉDAILLE D'OR.

QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX aux TROIS Quinquinas. Paris, 22 et 19 rue Drouot et les pharmacies

### JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7<sup>e</sup> année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.

Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. Liste des anciens tirages.

Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : 3 FR. PAR AN

Paris et Départements Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE

un beau PORTEFEUILLE FINANCIER

avec un Traité de Bourse de 200 pages.

### CRÈME DES FÉES

POUDRE DES FÉES

(Beauté du visage)

NOUVELLES CRÉATIONS DE LA MAISON

## SARAH FÉLIX

Propriétaire de

### L'EAU DES FÉES

Sans rivale pour la recoloration des Cheveux et de la Barbe

15 ANS DE SUCCÈS

PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

**VIANDE ET QUINA**  
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.  
**VIN AROUD AU QUINA**  
Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE  
LE PORTIFIANT PAR EXCELLENCE  
DES PHTHISQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates.  
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Pharmacies.

Prix 5<sup>fr</sup> 50  
**L'ANISINE-MARC**  
DU Dr TOCHELSON  
Ce célèbre antinevralgique Russo d'une INNOUITÉ PARFAITE fait disparaître, en MOINS d'UNE MINUTE les plus fortes douleurs NEURALGIQUES, MIGRAINES, MAUX DE DENTS NERVEUX, etc. *Invalablement exigé cette Signature*  
Dépôt génl, 39, R. RICHER, PARIS, et toutes les PHARMACIES

Plus de **TETES CHAUVES!** Découvert sans précédent! Remède certain et Arrêt des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

**CHOCOLATS**  
QUALITÉ SUPÉRIEURE  
**C<sup>ie</sup> Coloniale**  
ENTREPOT GÉNÉRAL  
Paris, rue de Rivoli, n° 132  
DANS TOUTES LES VILLES  
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

MACHINE A PLESSER  
A TUYAUTES, b. s. s. d. s.  
Système Jeannas  
perfectionnée par CRESPIN AINÉ

MACHINES A COUDRE  
de tous systèmes, garanties deux ans.

**CRESPIN AINÉ**  
de Vidouville (Manche), dem. à Paris, 11, 13, 15, b<sup>d</sup> Ornano

**VENDE A CRÉDIT**  
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plessier et tuyauter sont expédiées à moitié payement. A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoie gratis et franco la brochure explicative.

## EAU DE ZÉNOBIE

SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, seguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TAOREL, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

### ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJON, s. une ench., en la ch. des not. PROPRIÉTÉ de Paris, le 3 juillet 1877, de 4<sup>e</sup> b<sup>te</sup> avec jardin (3,700m) à PARIS, r. de la Villette, 51 et 53. R. br. : 10,105 f. M. à p. 120,000 f. MAISON à plus 400 f. de rente viag. re. — 20 MAISON PARIS R. Riquet, 7 (470 m.) Rev. brut 2,780 f. M. à p. 25,000 f. de 2.461 m. cles. au Raincy, allée de la Procession, 10. — M. à p. 3,000 f. S'adr. à M<sup>e</sup> HOCQUET, not. à Paris, r. de Flandres, 20.

VILLE DE PARIS TERRAINS de ST-GERMAIN (2<sup>e</sup> sé- rie). A VENDRE, p. ad., s. une ench., en la ch. des n. de Paris, le 3 juillet 1877, 5 lots de entre la r. de Seine et la r. Grégoire-de-Tours, et entre la r. de Seine et la r. de Montfaucon, — formant les 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> lots du plan général. MISES A PRIX  
1<sup>er</sup> 4<sup>e</sup> lot content 393<sup>m</sup>30, à 300f... 117,990 »  
2<sup>o</sup> 6<sup>e</sup> lot — 327<sup>m</sup>86, à 400f... 131,144 »  
3<sup>o</sup> 11<sup>e</sup> lot — 432<sup>m</sup>52, à 250f... 108,130 »  
4<sup>o</sup> 12<sup>e</sup> lot — 301<sup>m</sup> », à 250f... 75,250 »  
5<sup>o</sup> 13<sup>e</sup> lot — 363<sup>m</sup>75, à 250f... 90,937 50 »  
S'adr. aux not. M<sup>es</sup> J.-E. DELAPALME, P. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 3, des de l'ench.

CHATEAU DE LA FOLIE, à Vancresson, près la Marche, à adier s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le 10 juillet 1877. Superficie, 81,880 m. — Mise à prix : 150,000 fr. S'adresser à M<sup>e</sup> PÉRARD, notaire r. Neuve-des-Petits-Champs, 66.

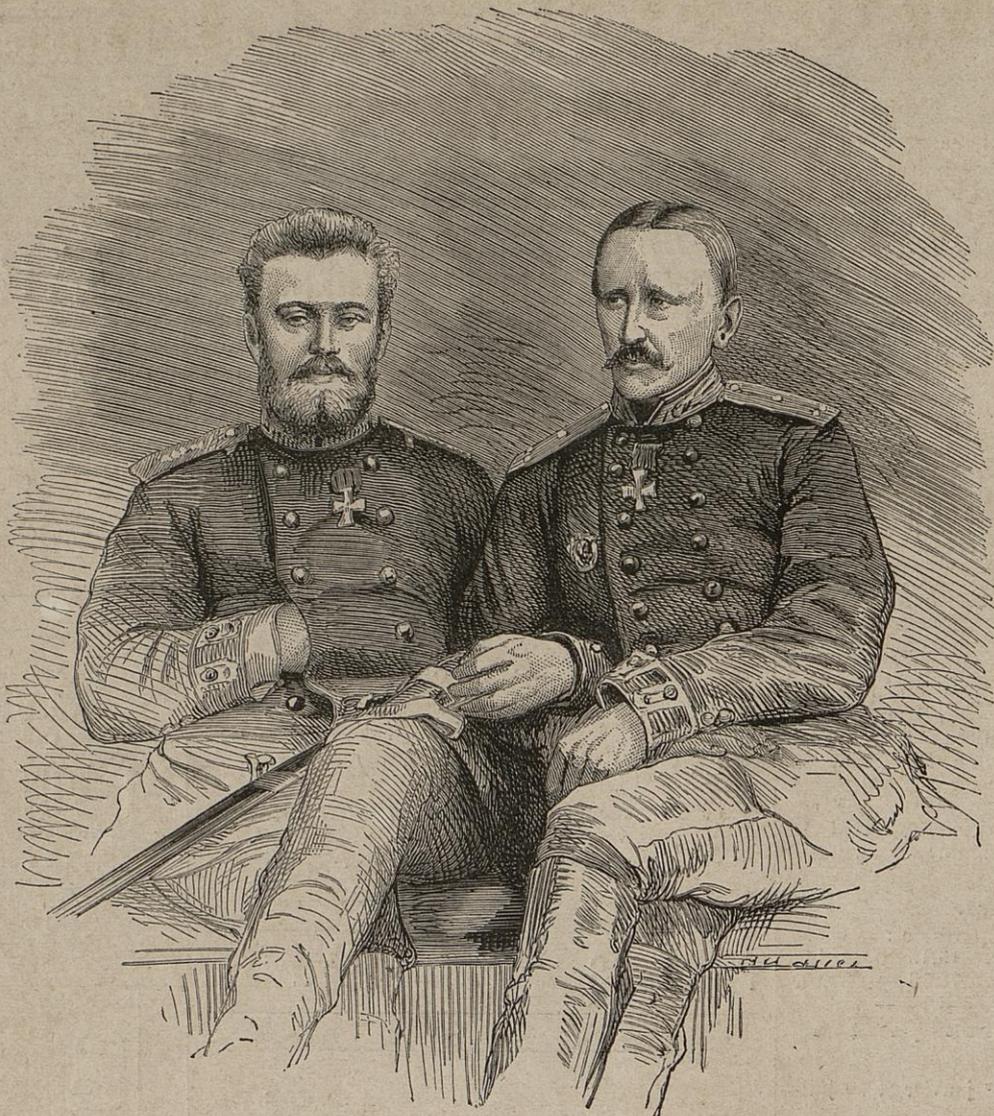
A VENDRE, s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 3 juillet 1877, TERRAIN avec construction, à PARIS, rue de Monsieur, n° 6. Conten. : 48<sup>m</sup>2 — Mise à prix : 40,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> DU ROUSSET, notaire, rue Jacob, 48.

VALLÉE CHEVREUSE (le propriété dite la Butte aux-Chènes, à Magny-les-Hameaux (Ston Trappes et Versailles). Vastes communs, parc, bois, 8 hect. A adier, sur une ench., ch. des not., le 10 juillet 1877. Mise à p. : 90,000 fr. Mobilier à prendre moyennant 10,459 fr. S'adr. à Paris, aux not. M<sup>es</sup> DONON, r. St-André-des-Arts, 45, et LAVOIGNAT, r. Auber, 5. dépre de l'ench. et à M. BARNEAU, rec. de rentes, faubourg Poissonnière, 68.

Les Annonces et Insertions sont reçues chez MM. L. AUBOUBERG et Cie, 10, pl. de la Bourse et dans es bureaux du journal.

Schestakoff et Dubasoff

Nous avons raconté tout au long l'épopée de ces quatre canonnières russes s'attaquant de nuit à trois énormes moniteurs turcs et parvenant à faire sauter l'un d'eux en quelques minutes. Les principaux héros de cet audacieux coup de main, les lieutenants de marine Schestakoff, commandant la *Xénia*, qui, le premier, s'est lancé sur le monitor au milieu des balles et des obus, et plaçait la première torpille, et le lieutenant Dubasoff, commandant le *Czarewich*, qui, venant à la rescousse, achevait la destruction de l'énorme bâtiment cuirassé, ont excité, depuis, autant de curiosité que d'admiration; aussi n'hésitons-nous pas à publier leurs portraits que nous envoie notre correspondant. MM. Dubasoff et Schestakoff ont, d'ailleurs, reçu une récompense digne de leur courage; le Czar, alors à Saint-Petersbourg, les a félicités par télégraphe, en leur promettant la croix d'or de l'ordre militaire de Saint-Georges, distinction qui ne s'accorde que pour des ac-



M. Schestakoff, commandant la « Xénia, » — M. Dubasoff, commandant le « Czarewich, » qui ont fait couler le monitor turc à Macin. — (D'après une photographie).

tions d'éclat hors ligne. Ces deux officiers sont tout jeunes, âgés de vingt-cinq ans au plus, et appartenaient avant la guerre, le premier à l'escadre de la mer Noire, et le second à l'escadre de la Baltique.

C'est d'après les indications du lieutenant Dubasoff lui-même que notre correspondant a fait le croquis que nous avons publié sur ce sujet et que les journaux illustrés du monde entier ont reproduit fidèlement : c'était le moyen d'être exact.

Nous trouvons à ce propos dans le *Figaro* un témoignage auquel nous sommes bien sensibles. M. Ivan de Wœstine, qui n'épargne ni son temps ni sa peine pour décrire *de visu*, disait cette semaine dans sa spirituelle correspondance, que le *Monde illustré* est, parmi tous les journaux illustrés qui lui parviennent, le seul qui ne soit pas à côté de la vérité.

Solutions de Rébus

Ont deviné : MM. Léopardo; C. Dubuisson; quelques Marseillais de la Croix-d'Or, à Chambéry; M<sup>me</sup> R. Cauchoix; café Talmard, à Tarare; l'Officine-Club, à Toulon.

Si vous voulez être toujours **Jeune et Belle** n'oubliez pas que la **VELOUTINE VIARD** est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint **ÉCLAT, FRAICHEUR et VELOUTÉ** de la jeunesse : 3 fr. 50, 6 fr. et 10 fr. la boîte. — Parfumerie F. VIARD \*, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement 5 bis, rue Auber.

**Argentez vous-même** Couverts, Services, Orfèvrerie d'église, Sellerie, cuivre, ruoltz et plaqué, avec le **BLEU D'ARGENT PUR** Garantit sans mercure, inoffensif, durable et d'emploi facile. — Flacon 1 fr. 50; Triple flacon 3 fr. 50 F. VIARD \*, 5 bis, rue Auber, Paris, et Droguistes, Marchands de couleurs, Quincailliers, etc. — Exiger la marque ci-contre



CHECS

Solution du problème n° 659

- 1. R 7 D
- 2. T 5 D
- 3. D 4 D, échec et mat.
- 1. R 5 R
- 2. R pr. T

Solutions justes : MM L. de Croze; la Réunion des officiers, à Compiègne; un élève du Brahmin-Moheschonder; A. Charbonnet; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Ajax et Polyphème; F. Boiss-Tourn; le café Central, à Péronne; Em. Frau; le café Dumas, à Privas; de Verrat-Cuba; le Cercle de la Renaissance, à Sommières; Quéval; Kassioh; le Cercle musical de Bordeaux; le café des Oiseaux, boulevard Rochecouart.

Autre solution juste du problème n° 658 : Le Cercle Raimbaud, à Orange.

P. JOURNOUD.

M<sup>re</sup> Printemps valse, Truite aux Perles! polka de J. Klein, font fureur

**JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE**  
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.  
Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

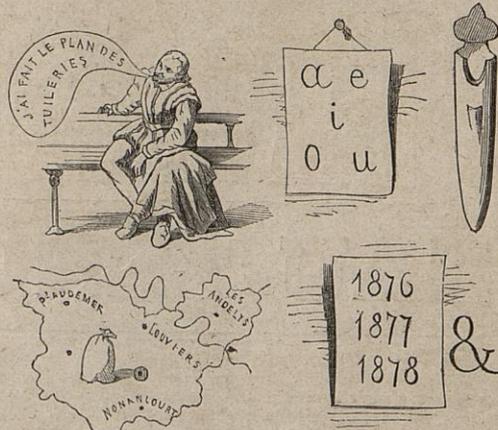
**CACHEMIRE DE L'INDE** p<sup>r</sup> Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.



GLACIÈRE A BASCULE

la SEULE pouvant garantir les quantités de glace indiquées au prospectus. 600 gr. de glace en 15 m., crème, bombes glacées. PENANT, 20, rue Vivienne, 20. — Ne pas confondre avec les glacières tournantes.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Sous peu, l'on doit doubler l'entrepôt de Bercy, devenu fort encombré.

NOTA. Vu la grande quantité de solutions, nous sommes obligées de restreindre notre liste à celles qui nous parviennent avant le jeudi qui suit le numéro.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C<sup>ie</sup>, 44, rue Lafayette.

Demandez **L'ASSOMMÉ** 4<sup>e</sup> ÉDITION partout 3 fr. 50 (co. André SAGNIER, éditeur, rue Bonaparte, 31, Paris.

La Vie prolongée. **LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)** guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. f<sup>o</sup>.

**ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE** SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF  
Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical g<sup>is</sup> et f<sup>o</sup>. S'adr. Dépôt g<sup>nl</sup> 14, r. de l'Echiquier, Paris

ETABLISSEMENT THERMAL de **LUCHON**  
LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES  
(Chemin de Fer d'Orléans et du Midi)  
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.  
TRAITEMENT SPÉCIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX  
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES  
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes. Musique 2 fois par jour. — Bais, Salons, Jeux, Chasses. On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.